

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1757.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

 
M D C C L V I I.





JOURNAL HELVETIQUE,

AVRIL 1757.



LETTRE

*A Mr. Seigneux de Correvon, Membre
Correspondant de l'illustre Société d'An-
gleterre & en lui adressant les Remarques
suivantes, sur l'incrédulité.*

Lorsque vous me fîtes l'honneur de m'en-
voier l'excellent Discours sur l'Irréli-
gion, par Mr. le Baron de *Haller*, que
vous avés si bien traduit, & que vous
avés enrichi de Notes savantes & judicieu-
ses, je vous écrivis, que j'avois travaillé
sur le même sujet, en lisant les *Libelles*
de Mr. de la *Métrie*, contre la Religion;
Libelles dont j'avois été fort indigné, Quoï
que mon Ouvrage fut fait, & destiné à
Mrs. les Editeurs du *Journal Helvétique*,
je ne me hâtai pas de leur envoier & j'hé-
sitai même si je devois le faire, y aiant

déjà plusieurs Traités contre les Incrédulés, qui les combattent d'une manière si victorieuse ; mais puisque, malheureusement, cette dangereuse & coupable Secte se multiplie tous les jours, je crois qu'on ne peut aussi trop multiplier le nombre des Livres qui défendent la Religion, contre leurs pernicieuses ataqes. Tous ceux qui lisent le *Journal Helvétique* ne conoissent pas le Discours de Mr. de *Haller*, ou ne font pas à portée de se le procurer. D'ailleurs, il peut échaper aux meilleurs Ecrivains de bones idées, dont d'autres Auteurs font usage. On envisage quelquefois différemment les mêmes pensées ; telle idée qui ne fait pas impression exprimée d'une certaine façon, peut en faire exprimée d'une façon différente. Les Incrédulés n'ataquent pas tous la Religion du même côté, & avec les mêmes Armes, on est aussi obligé de varier la manière de la défendre. Come vous avés fort étudié cet important sujet, si digne d'un honête Home, d'un bon Citoyen, & d'un Chrétien & que vous avés fort à cœur les intérêts de la Religion & ses progrès, j'ai crû que je ne pouvois adresser cet Essai à un Juge plus équitable & plus éclairé, & que si la forme n'a pas le bonheur de vous plaire, il mériteroit du moins votre

attention, par le fond, qui ne peut être plus essentiel, puisqu'il ne s'agit pas moins ici que de faire triompher la Vérité de l'Erreur des Passions, & de l'Ignorance; & qu'en affermissant les fondemens de la Religion, on affermit ceux de la Société, que l'Incrédule fait ses efforts pour ébranler & pour renverser. Mais il ne faut pas confondre la Religion avec la Superstition; celle-ci abaisse autant l'Esprit que la Religion l'élève.

Un Ancien disoit, que rien n'étoit plus dangereux que d'être avec un Impie dans le même Vaisseau, parce qu'il ne pouvoit manquer de faire naufrage. Les principes de l'Athée, tendent en effet manifestement à l'extinction de toutes Vertus, de tout Gouvernement, de toute subordination: Aucun frein n'est capable de le retenir, ou de l'arrêter, c'est un Torrent qui entraîne tout ce qui s'opose à son passage. Si de tels Principes pouvoient jamais s'étendre & s'affermir, la Société ne seroit qu'un brigandage, & seroit bien tôt détruite. Les Loix sont une digue bien foible, pour qui a la force de la renverser, & qui croit pouvoir le faire impunément. Un Néron, un Domitien, un Borgia ont-ils respecté les Maximes de l'Equité, quand ils ont

crû qu'il étoit de leur intérêt de les violer ? Otés de dessus la Terre, la crainte d'un Dieu juste & vengeur, vous y introduifés tous les Vices & tous les Crimes. L'Home n'aura pour regles que son caprice, & ses penchans dérèglés : C'est ce que je tâche de démontrer dans cet Effai que je soumets à vôtre jugement.

Je finissois ici ma Lettre, mais je viens de lire un Livre de Mr. de la *Métrie*, qui me fait horreur. Je ne comprends pas coment des Imprimeurs Chrétiens ont pû se résoudre à le mettre au jour ; il faut que l'Intérêt aveugle bien les Esprits. Cet Ouvrage, qui a pour titre *Penelope* n'est qu'un tissu descalomnies les plus atroces contre des Médecins respectables, & contre des Gens de Lettres célèbres par leur probité, autant que par leur goût & leurs connoissances. Je me croirois presque aussi coupable que l'Auteur de rapporter & de publier, ce qu'il a l'audace de dire contr'eux, ainsi je ne citerai point ses injures ; mais je ne puis me dispenser de copier quelques endroits de ce Livre, qui m'ont fait frémir, & qui ont, sans doute, échapé à vôtre illustre Ami, Mr. de *Haller*, qui n'auroit pas manqué de les réfuter ; les voici : *L'ignorance seule de la Nature nous a conduit à la*
suposi-

supposition de son Auteur ; quand nous voïons une Rose , il nous en reste une idée ou une sensation , lorsque cette Rose n'est plus , mais si l'on ôte les quatre Lettres D. I. E. U. il n'en reste plus rien dans l'Esprit.

Je suppose, ajoute-t-il, que la Religion n'est qu'une Fable imaginée pour contenir les Peuples dans leur devoir, & faire la sureté du Gouvernement; dans cette Hypothèse, elle seroit un puissant préjugé qui mériteroit du respect. Le braver c'est se perdre. Il faut respecter, continue-t-il ce que les Pascals, les Bayles, & autres beaux Génies, ont révééré, ne fut ce que pour éviter la férule des Loix.*

En vérité, peut-on ouvrir les yeux, contempler les Merveilles de la Nature, en jouir, sans admirer & bénir son Auteur? Peut-on méconnoître Dieu, en considérant ses Ouvrages, & peut on le connoître, sans l'aimer & le respecter? Nôtre Auteur cite ici un mot de Boileau, qui est plein de justesse, Pour un Impie qu'on fait rire par de

B b 4

* Les Pascals, les Bayles & autres beaux Génies ont révééré la Religion, non pour éviter la férule des Loix, mais parce qu'elle est très respectable.

*profanes railleries, on indigné vingt honêtes Gens
& pourquoi leur causer une si juste indignation?*

Nôtre Siècle se distingue par un penchant marqué pour la Religion Naturelle, & par une suite presque nécessaire, pour l'indifférence des Religions *. Il semble qu'on veuille établir ce principe pernicieux d'un Roi de Siam, que Dieu se plait à la diversité des Cultes qu'on lui rend, come un Fleuriste se plait à la variété des Fleurs dans un Parterre. Mais doit-il être indifférent à l'Être tout parfait, d'être servi d'une manière digne de lui, ou d'être servi & adoré, come un Être injuste, cruel, ou bizarre, qui prend plaisir à se jouer de ses Créatures, ou à les rendre malheureuses? D'ailleurs, dès qu'il a manifesté clairement sa volonté aux Homes, il ne leur reste que le parti de l'obéissance.

Mais, dit-on, l'attachement mal entendu au culte extérieur dans lequel on est élevé, est une source de haines entre ceux qui en professent de différents: Cet abus vient de ce que les diverses Religions, qui partagent les Homes,

* Il faut bien distinguer une sage tolerance, qui est fondée sur le droit naturel, sur le bien de la Société & sur l'Évangile de l'indifférence de Religion, qui caractérise le mépris pour Dieu & pour son culte.

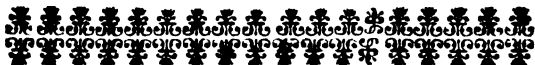
ne font pas antées sur la Religion Naturelle.*

Ce n'est pas l'attachement au culte extérieur qui est une source de haines & de divisions parmi les Hommes; c'est un Orgueil éfrené, qui veut assujettir ce que les Hommes ont de plus libre, favoir leur volonté, & la liberté de penser & de croire. On veut par un amour propre déréglé, par un aveuglement funeste, que les Hommes voient les objets come nous les voions, & qu'ils en jugent ainsi que nous; voilà l'origine de nos quèrelles & des plus horribles persécutions. On se diviseroit également sur la nature, les caractères, & l'étendue de la Religion Naturelle, les Hommes en aiant une idée très différente.

Il semble encore que les Hommes craignent de trop charger la Divinité, en lui laissant le soin de gouverner l'Univers; come si un Acte de sa volonté devoit lui couter beaucoup; come s'il lui-étoit plus difficile, & plus pénible de le conserver dans l'état où il est, que de le créer; *Ou il faut nier, disoit Cicéron, qu'il y ait des Dieux; ou il faut avoier qu'ils font quelque chose de grand & de beau; or il n'y a rien de plus grand & de plus beau que la conduite du monde.*

Je suis &c.

* Livre des Mœurs page 348.



REFLEXIONS

*Sur l'Incrédulité, & sur quelques Ouvrages de feu Mr. de la Mettrie, Auteur de de l'Homme Machine *.*

Adore un Dieu, sois juste, & chéri ta Patrie.

VOLTAIRE.

MON dessein n'est pas de remonter aux Sources de l'Incrédulité, ni de traiter cette importante Matière dans toute son étendue ; des Ecrivains habiles & célèbres l'ont fait avant moi. Je ne suis pas Théologien, mais je suis Chrétien, & j'ai crû qu'il étoit de mon devoir d'étudier ma Religion. Plus je l'ai étudiée, plus j'ai été convaincu de sa vérité, & je voudrois que ma persuasion pût passer dans tous les Cœurs.

Si l'Incrédule avoit examiné la Religion sans partialité & avec attention, son évidence l'auroit frappé, mais peut-on savoir ce qu'on n'a jamais appris & ce qu'on est peut-être bien aise d'ignorer ? Pour conoitre une Science, il faut en avoir du moins

* Voiés la Réfutation & l'Extrait de ce *Libelle* dans le Journal Helv. de Février 1748.

étudié les principes & les règles ; mais l'Incédule ne se donne pas tant de peine ; il décide qu'il n'y a point de Dieu , sans avoir daigné examiner s'il y en a un ; il se détermine sur la chose du monde la plus importante avec autant de légéreté , de promptitude & de hardiesse , que si elle l'étoit le moins.

Vous ne croiés point de Dieu , dites vous , mais fournissés nous les preuves que vous savés qu'il n'y en a point ; s'il y en a un , vous risqués beaucoup , & s'il n'y en a point , vous devés être dans des craintes continuelles ; cet Univers produit , selon vous , par le Hazard , peut s'écrouler à chaque instant avec autant de facilité qu'il a été fait : Un Edifice qui n'a point de fondement est bien fragile : Ce Monde-ci ne doit vous paroître qu'une décoration passagère & fugitive , semblable à ces Châteaux de Carte , que le moindre soufle peut renverser. La Nuit doit vous remplir de terreur , dans la crainte de ne voir jamais la lumière , succéder aux ténèbres , & que l'obscurité de la Nuit , ne se confonde dans celle du tombeau. Vous même ! qu'êtes vous sur la Terre ? Un Animal qui ignore la cause de son existence , sans apui , sans espérance ; triste jouet des Elémens & des Pas-

Passions , & qui rampe sur une Terre, qu'il ne conoit pas mieux , qu'il ne se conoit lui même. Peut-être ne niés vous un Dieu , que parce que vous avés intérêt de ne pas le croire , que parce que vôtre Orgueil vous empêche de lui rendre homâge , & qu'âiant vécû come les Bêtes , vous voudriés périr come elles. Vous niés l'Immortalité de l'Ame , parce que vous la craignés ; soiés juste , moderé dans vos Passions , vous serés bientôt Chrétien * ; en attendant que vous le soiés , donés nous un sistème qui vaille mieux que le Christianisme , qui nous fournisse d'aussi grands motifs pour pratiquer la Vertu & fuir le Crime , qui produise chez nous une satisfaction aussi pure & aussi douce , qui contribue autant que la Réligion à nôtre santé , à nôtre repos , à nôtre bonheur , & à celui de la Société , & qui rassure nôtre Ame contre les fraieurs de la Mort. Aprenés nous , Esprits forts , Génies sublimes , coment ce qui existe , peut exister sans Cause ! Pourquoi le Hazard , qui , selon vous , a créé toutes choses , demeure

* Je voudrois voir , dit Mr. de la *Bruière* , un Home sobre , moderé , chaste , équitable , prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins sans intérêt , mais cet Home ne se trouve point.

dans l'inaction, & celle de produire? Une Cause si féconde est-elle devenue tout à coup stérile? Si tout est matière & corruptible, comment avons nous l'idée de l'Esprit, & d'un Etre éternel & tout parfait?

Convient-il à un Homme sage & raisonnable de se jeter les yeux bandés dans un Précipice, de fermer les yeux à la lumière, pour ne pas voir le danger qu'il court, & de ne marquer la force de son Esprit, que par la plus grande de toutes les foiblesses qui est de n'oser même envisager le péril que la Prudence pourroit lui faire éviter; semblable à ces Poltrons, qui s'exposent à une mort inévitable, par la crainte de perdre la vie? Quelle affreuse destinée d'être sans Créateur & sans Père, de ne savoir ni d'où l'on vient, ni ce qu'on deviendra, de n'avoir pour Guide que ses desirs, & pour règles que ses passions!

O mon Dieu! N'abandonne pas l'Incrédule à son ignorance, à ses erreurs, & à sa misère! Qu'il puisse un jour te conoitre, te craindre, & t'aimer! Modère ses passions, rens le attentif à la Voix de la Vertu, & de la Vérité, il sentira sa dépendance; docile à tes Loix, il mettra son bonheur à les pratiquer; il sentira que la Créature ne peut être heureuse, qu'en respectant son Créateur,

& que le servir, c'est être dans l'ordre & remplir sa destination.

Mais, dira l'Incrédule, comment distinguer la vraie Religion de tant de Sectes, qui la défigurent, & qui prennent son nom & sa Livrée. Il est facile de la discerner, quand on le veut de bonne foi, & qu'on ne cherche point à se tromper soi-même : Elle a des Caractères de Divinité, qui la distinguent du Fanatisme & des fausses Religions; elle a une noble simplicité, qui atteste sa pureté & la grandeur de son origine; elle est conforme à l'Équité, elle est d'accord avec la Conscience & avec la Raison, elle concourt à notre bonheur & contribue au bien de la Société. Hà loin de croire avec Mr. de la *Métrie* que les preuves de l'existence de Dieu ne sont que spécieuses & éblouissantes, que celles de l'Immortalité ne sont que scholastiques & frivoles, tâchons de nous en bien convaincre, pour vivre & agir en honnêtes Hommes, & en bons Citoyens. L'Incrédule insistera, peut-être, & dira, si la Religion est vraie, pourquoi les Chrétiens ne l'observent-ils pas mieux? Pourquoi ses Ministres ne la pratiquent-ils pas avec plus d'exactitude & de fidélité? Mais la Religion est-elle responsable des défauts des Hommes, & doit-elle souffrir de leurs Vices? L'éclat du
Soleil

Soleil ne dissipe pas tous les nuages, mais sa lumière n'en est ni moins grande, ni moins pure; malgré de sombres vapeurs, il ne laisse pas d'éclairer les Hommes: Il en est de même de la Religion; malgré la superstition & les Vices, nous profitons de sa lumière.

J'atens l'Incrédule dans un Lit d'infirmités & de douleurs; c'est alors que tous les objets qui l'amusoient disparoissent: Rendu à lui même, ses passions se taisent, & ne laissent entendre que la voix de la Conscience, qui parle bien fortement. Les nuages qui lui cachotent la vérité se dissipent, l'Esprit n'est plus la dupe du Cœur: Le Voile de l'éternité se lève; le Monde s'évanouit; l'Incrédule ne voit plus rien entre Dieu & lui, & il est forcé de lui rendre hommage. Malheureusement il n'implore sa Misericorde, que lors qu'il est sur le point de tomber entre les bras de sa Justice. Il s'adresse à Dieu come à son Juge, après avoir refusé de le servir come son Père. Il n'y a qu'une profonde l'éthargie, une sécurité & un endurcissement funestes, qui puissent nous dérober la vûe de l'Eternité. Chacun fait le beau Sonet que fit *Desbarreaux*, lors qu'il étoit malade, il comence par ce Vers:

Seigneur tes Jugemens sont remplis d'équité,

Et l'Abé de *Chaulieu*, qui n'étoit pas moins incrédule, rendit gloire à Dieu, étant sur le point de mourir. Le bon la *Fontaine* & Mad. *Deshaulières* firent gloire de leur repentance. Ils trouvèrent plus de force d'esprit, plus de grandeur, à se soumettre à un Etre puissant & sage, qu'à être dépendans du Hazard, qui n'est rien.

Pour mieux sentir quel est le système de l'Incrédule, & quels sont les fondemens dont il l'appuie, j'ai voulu examiner quelques Ouvrages de feu Mr. de la *Mettrie*, qui osa lever l'Etendart de l'Athéisme & qui a eû le malheur de mourir à peu près come il a vécu. Il étoit juste & naturel qu'un Home qui se dégradoit au point de s'abaisser à la condition des Bêtes, mourut come elles*.

On a déjà réfuté solidement son Home Machine**, *Libelle* qui deshonne plus encore son Auteur, qu'il ne fait honte à l'humanité. Je vai voir à présent, s'il raisonne avec plus de justesse dans quelques autres Essais, où il ramène avec la même témérité les principes les plus hazardés, & les plus dangereux. Ma Réponse sera courte

* *Note des Edit.* L'on a cependant assuré, que Mr. de la *Mettrie* donna quelques marques de repentir, dans les derniers momens de sa vie.

** Voici le Journal Helv. de Janv. 1748.

il y a des erreurs si grossières , qu'il fust de les indiquer pour en faire conoitre l'absurdité. On montrera qu'en ataquant la superstition , sous prétexte qu'elle est l'ouvrage des Homes , il porte une main impie sur celui de Dieu.

L'Home , dit-il , dans son Discours préliminaire , organisé come les Animaux , pour quelques degrés d'intelligence de plus , soumis aux mêmes Loix , n'en doit pas moins subir le même sort ; ainsi du faite de cette immortalité glorieuse , du haut de cette belle Machine théologique , vous descendrés come d'une gloire d'Opera dans ce Parterre phisque , d'où ne voiant par tout autour de vous que matière éternelle * , & formes qui se succèdent & périssent sans cesse , confus , vous avouerés , qu'une entière destruction attend tous les Corps animés.

Non ; je n'avouerais jamais come vrai , ce qui est manifestement faux. Les idées que j'ai de la bonté , de la puissance , & de la

C c

* Ce n'est pas ici le Lieu de prouver que la Matière n'est pas éternelle. L'origine des Arts & des Sciences & des Empires ; démontrent que le Monde a eû un comencement , s'il étoit éternel , les Montagnes rongées , & minées sans cesse par l'air & les Vents , n'auroient pû résister à ce combat continuel , & seroient afaillées & aplanies.

Justice de Dieu me rassurent contre la crainte du Néant. Je sens qu'il m'a destiné à l'Immortalité, & je me flate qu'il remplira mes espérances.

La matière peut changer de figure, prendre différentes formes. Mon Corps peut se diviser, se réduire en poussière, servir d'aliment aux Animaux, ou aux Plantes, sans que mon Ame soit détruite, ce qui pense en moi ne cessera jamais de penser & survivra à cette Décoration passagère & fugitive, théâtre des passions humaines, & qui ne présente que de fragiles plaisirs, une vaine & fausse grandeur.

Revenons à Mr. de la *Mettrie*.

Sans les Gibets, dit il, les Roües, les Potences, les Echafauts; sans ces Homes vils, rebut de la Nature entière, qui pour de l'argent étrangleroient l'Univers, le plus foible ne seroit pas à l'abri du plus fort.

Quel affreux spectacle nous offre-t-on ici? Quoi, sans les Roües & les Gibets, la foible & timide Innocence, seroit la victime de la force & de l'injustice? C'est supposer qu'il n'y a chés les Homes ni équité, ni compassion, mais continuons.

La Morale, ajoute-t-il, tire son origine de la Politique; come les Loix & les Bourreaux; il sensuit qu'elle n'est point l'ouvrage de la

la Nature , ni par conséquent de la Philosophie ou de la Raison. Ce ne sont donc que les Potences , & les Echafauts qui ont empêché Mr. de la Mettrie d'étrangler les autres ou d'en être étranglé. Si la Morale ne tire point son origine de la Nature , de la Raison , ou de la Philosophie , il s'en suit qu'elle est l'ouvrage de la Politique ; mais comment les Politiques de tous les Siècles & de tous les Pais se sont-ils tous accordés à recomander les mêmes Maximes. Indépendamment de leur volonté & de leurs ordres , n'est-il pas vrai , qu'il est juste de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'il nous fut fait ; que la reconnaissance est le prix du bienfait , & vaut mieux que l'ingratitude ; qu'il est naturel à un Enfant d'obéir à son Père &c. Pour moi je conois un frein plus fort , plus redoutable , que la Rouë & les Gibets ; ce sont ces règles d'humanité & de justice gravées dans la Conscience ; ces Principes naturels de Morale , que tous les Peuples ont respecté , & respectent encore , Principes qui découlent de la nature , ou plutôt de son Auteur , & qu'approuvent la Raison , & une bone Philosophie. Sénèque , tout païen qu'il étoit , conoissoit une règle supérieure à celle des Loix , & disoit que ce n'étoit pas être honnête Home , que de n'être retenu que par

ce frein, & de ne pratiquer que ce qu'elles prescrivent *.

L'orgueilleux Monarque , meurt tout entier, dit nôtre Auteur , come le Sujet modeste , & le Chien fidèle ; les Homes ont crû qu'un peu de boïe organisée pouvoit être immortelle.

Quelle incongruité, de mettre le Monarque but à but d'un Chien & de leur faire subir le même sort. Nous ne croïons pas qu'un peu de boïe soit immortelle, mais nous sommes persuadés que nôtre Ame l'est, & nôtre persuasion est apuïée sur de très solides fondemens.

Mr. *de la Méttrie* dit, que sa Théorie ne tire point à conséquence pour la pratique; que des idées spéculatives ne peuvent influencer sur les Mœurs, & sur sa conduite; *Chanson pour la multitude que tous nos Ecrits, raisonemens frivoles , pour qui n'est point préparé à en recevoir le germe.*

Mais pourquoi faites vous, ces *raisonemens frivoles*, si vous les croïés vains & inutiles? On n'écrit pas sans dessein, &

* *Jamais un parricide , un Calomniateur.*

*N'a dit tranquillement dans le fond de son Cœur .
Qu'il est beau , qu'il est doux d'acabler l'Innocence!
De déchirer le sein qui nous dona naissance.*

Dieu juste , Dieu parfait que le Crime a d'apas!

VOLTAIRE.

quel deſſein plus dangereux , plus opoſé au bonheur de l'Home , plus funeſte à la Société , que l'horrible projet d'établir , come le fait nôtre Auteur , que *l'Intérêt ſeul eſt le fondement du juſte & de l'injuſte* , qu'on peut ſe permettre les plus grands crimes, pourvû qu'on ait l'adreſſe ou le pouvoir de ſe dérober au glaive de la Juſtice humaine ; que la Morale n'eſt qu'une chimère ; l'Immortalité , qu'une Illuſion ; enfin , que la Réligion eſt l'ouvrage de la Politique ? Les Athées les plus inſenſés ont-ils jamais rien ſoutenu de plus criminel & de plus impie ! Mais dit Mr. de la *Mettrie* , *mes intentions ſont droites. Peuvent-elles l'être ? Le ſort des meilleurs Eſprits , ajoute-t-il eſt de paſſer du berceau de l'Ignorance où nous naiſſons tous , dans le berceau du pyrroniſme , ou la plûpart meurent. Trifte & aſreuſe deſtinée ! Ne ſavoir ni ce que l'on eſt , ni d'où l'on vient , ni où l'on va. Vivre & mourir come les Bêtes , voilà où nous conduit cet Ecrivain. On écrace les Serpens , pour éviter d'en être mordus. Mr. de la *Mettrie* méritoit-il plus de ménagemens ? Un Auteur qui a la hardieſſe de publier que l'Home eſt une machine ; qu'un fataliſme abſolu gouverne impérieuſement ; que les remords ſont des préjugés de l'Educatiſon ; un tel Home eſt-il un bon Guide*

pour diriger nos Mœurs , & conduire à la félicité ? Quoi ? Les remords ne sont que des préjugés de l'Education ? Si cela est , pourquoi ceux qui n'ont point eû d'Education en sont-ils susceptibles come les autres ; pourquoi ceux même auxquels on suggère des Principes oposés à ces remords , ne peuvent-ils les dissiper ? D'où vient est-ce que tous les Homes , quelle que soit la différence de leur Education , ont de si vifs regrets d'avoir comis le crime , & sentent , au contraire , une si douce satisfaction de pratiquer la Vertu ?

Mais qui vous dit , ajoute nôtre Auteur , que vous n'avez pas raison d'avoir imaginé une autre vie , & tout ce magnifique système de la Religion , digne sujet d'un Poème épique ?

Mais vous même , Incrédule , n'avez vous pas tort , de soutenir d'une manière ironique , les paradoxes les plus erronés ? *Croire un Dieu , dites vous , en croire plusieurs * ,*

* On peut établir par la seule raison , l'unité d'un Dieu ; s'il y avoit plusieurs Dieu , ou ils auroient les mêmes Perfections , ou elles seroient différentes. S'ils avoient les mêmes Perfections , pourquoi suposer plusieurs Etres , si un suffit ; si leurs Perfections sont différentes , ils feront oposés entr'eux , & cesseront d'être parfaits , car la perfection renferme tout & n'admet aucune contradiction , ni aucun partage.

regarder la Nature come la Cause aveugle , & inexplicable de tous les phénomènes , ou, séduit par l'ordre merveilleux qu'il nous ofrent , reconnoitre une Intelligence suprême , plus incompréhensible encore que la Nature , croire que l'homme n'est qu'un Animal come un autre , seulement plus spirituel , ou regarder l'Ame come une substance distincte du Corps , & d'une essence immortelle , voilà le Champ où les Philosophes ont fait la guerre entr'eux & cette guerre durera tant que cette Reine des Hommes (l'Opinion) régnera sur la Terre : Voilà le Champ ou chacun peut encore aujourd'hui se battre , & suivre parmi tant d'Etendarts , celui qui ira le plus à sa fortune , ou à ses préjugés , sans qu'on ait rien à craindre de si frivoles & de si vaines escarmouches.

Pour moi , je crois qu'on a tout à redouter de ces fortes de Combats ; quoi que la Vérité ne doive pas craindre les ataqués de l'Erreur , & quelle en triomphe ordinairement , cependant , on ne doit jamais mettre en doute , ce qui nous paroît évident , & s'exposer aux chicanes des Incrédules. Dans ce paragraphe , que je n'ai pû transcrire qu'avec une sorte d'horreur , j'ai remarqué plusieurs choses qui méritent une très sérieuse attention. Il paroît d'abord que l'Auteur regarde toutes les Religions come égales , ou plutôt come un jeu de l'Opinion &

des Préjugés, & qu'il a deſſein d'établir une indifférence entière & totale, ſur tous les Cultes & ſur tous les Dogmes, ce qui eſt plonger les Hommes dans les ténèbres, dans le trouble, & dans le doute le plus affreux. Nôtre intérêt décidera ſeul de nôtre Créance, ſans nous mettre en peine, ſ'il y a pluſieurs Dieux, ainſi que le penſent les Idolâtres; ou ſ'il n'y en a qu'un ſeul, ainſi que le prouve la Raiſon, d'acord avec la Révélation. Cet *Impie*, ce terme injurieux méchape malgré moi, croit qu'on peut regarder la Nature come une Cauſe aveugle de tous les Phénomènes qui nous ofrent l'ordre le plus merveilleux, come ſi l'ordre le plus admirable pouvoit être l'ouvrage d'une Cauſe aveugle, qui agit au hazard, & ſans deſſein. Un Homme raiſonnable préférera-t-il un tel Agent à l'*Intelligence ſuprême*, qui forme un plan digne d'elle, qui n'a qu'à vouloir pour tirer toutes choſes du Néant, & dont les Loix invariables maintiennent, entre les divers objets qu'il a créés, une harmonie admirable *.

Je

* L'Incrédule dira que cette harmonie eſt quelquefois troublée, mais Dieu eſt-il obligé de nous dire toutes les raiſons de ce qu'il fait? Un Prince aprent-il à ſes Sujets tous les motifs de ſes Loix.

*Je vois tout l'Univers lui rendre ses hommages,
Et le Néant forcé d'enfanter des Ouvrages.*

Si le respect que j'ai pour cet Etre sage & puissant est une séduction des Préjugés, comme le pensoit Mr. de la *Métrie*, je chéris une telle séduction ; qui fait le bonheur des Homes, & celui de la Société ; mais je suis convaincu que ma persuasion n'est l'ouvrage ni des Préjugés, ni de l'Education, ni de l'Erreur ; elle a un meilleur fondement, puisqu'elle est apuiée sur un mûr examen, & sur les preuves les plus évidentes. Je ne puis lire les Annales du Monde sans y découvrir son origine, & sans y trouver celle des Etats & des Empires ; je ne puis ouvrir les yeux, sans voir de tous côtés les Monumens d'une Divinité, qui couvre la Terre de ses trésors & de ses bienfaits. Si je rentre en moi même, soit que j'examine mon Corps ou mon Esprit, j'aperçois la main de mon Créateur. On peut dire que l'Univers entier publie qu'il y a un Dieu &

Loix ? Ne fust-il pas qu'il les conoisse & qu'elles maintiennent l'ordre general ? D'ailleurs il viendra un tems où l'ordre sera parfaitement rétabli, & la Providence justifiée.

& célèbre sa grandeur & sa bonté: L'Homme seul ose l'interroger, lui demander compte de ses desseins, & censurer les Ouvrages,

*Il ne faut pas trop s'informer
Des Secrets de nôtre grand Maître ;
Il faut être sobre à conoitre ;
Mais sans mesure pour l'aimer.*

Il n'y a rien, dit Mr. de la Méttrie, *d'absolument juste, d'absolument injuste ; nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes absolus.* Que dire d'une proposition aussi fautive & aussi absurde ? Il est rare qu'un Incrédule ait la hardiesse de se déclarer contre la Morale & la Religion aussi ouvertement que le fait nôtre Auteur ; il tâche de renverser cet Edifice par des souterrains, & de le miner en secret : Il combat le système du Chrétien, par des sophismes ; mais il cache sa marche, & come son Oeuvre est mauvaise, il se dérobe aux yeux, & opère dans les ténèbres ; mais répondons d'une manière plus précise.

Quoi ! il sera indifférent d'être vertueux, ou d'être coupable ! *Catiline* sera aussi vertueux que *Caton* ? Le sage *Fénelon* sera vis à vis de *Cartouche*, & aussi criminel que lui ? Le Mensonge sera égal à la Vérité & la Reconnaissance ne vaudra pas mieux que l'In-

gratitude ! Le Vol, l'Assassinat, la plus noire Trahison seront comparables à la Fidélité à l'Humanité, & à la Justice ! *S'il n'y a rien de juste, ni d'injuste, s'il n'y a nulle équité réelle, nuls vices, nuls crimes absolus,* il n'y aura nulles Vertus ; tout est confondu & la Morale n'est plus qu'un cahos ou une chimère, une énigme inexplicable. J'ai toujours crû qu'il y avoit entre les Vertus & les Vices des différences réelles, indépendamment de toute institution arbitraire, & des avantages, ou des dommages qu'ils causent à la Société; soit que ces différences soient une suite des loix primitives établies par l'Être suprême, soit plutôt qu'il y ait une contradiction naturelle, une opposition réelle, entre la Vertu & le Vice, come il y en a entre les ténèbres & la lumière. Aussi tous les Hommes, soit anciens, soit modernes, conviennent-ils que *Titus* étoit plus vertueux que *Néron*; qu'il vaut mieux respecter son Père, que de le mépriser, que tuer son Ami, ou son Bienfaiteur, est un grand crime; qu'il ne faut faire à un Ami que ce que nous voudrions qu'il nous fut fait &c. Ces sages Maximes ont été celles de tous les Peuples, on ne peut pas dire d'elles ce que l'on dit de certains usages, *Vérités deçà les Pyrenées, erreurs au delà.*

Les Vérités morales ne sont pas moins

certaines, moins incontestables que les Vérités physiques; leur évidence est la même, quoique la méthode de les prouver soit différente; *mais les Mystères*, dira l'Incrédule! Je répons que les vrais Mystères sont en très petit nombre, & n'ont rien d'opposé à la Raison; du moins ceux qui sont certainement révélés, & qui ne sont pas l'ouvrage des Homes. Il est vrai que la Raison n'auroit pas eû la force de les découvrir, & de les conoitre, mais elle les aprouve, dès qu'elle ne peut douter que Dieu les a manifestés.

Nôtre Auteur dit, *Pourquoi Moïse a-t-il été un si grand Législateur, parce qu'il étoit Philosophe.* Dites plutôt parce qu'il étoit inspiré de Dieu. Pourquoi Solon, Lycurgue, & d'autres Législateurs ont-ils faits des Loix moins parfaites, que celles que *Moïse* donna aux *Juifs*; c'est qu'ils n'étoient que de simples Homes, & qu'ils n'étoient éclairés que par des Lumières foibles & défectueuses; des Lumières humaines & non divines.

Mr. de la *Métrrie* demande encore, *Julien l'Apostat* valoit-il moins que *Chrétien*? Je répons que oui. *Julien*, malgré son apostasie, étoit un grand Home & un bon Empereur, mais le Christianisme l'auroit rendu meilleur, moins entêté d'une fausse gloire,

gloire , & moins crédule ; il est surprenant qu'un Philosophe tel que lui , qui ne croïoit pas aux Prophéties du Vieux & du Nouveau Testament , crût aux Présages , & Augures du Paganisme.

Le Christianisme , continue-t-il , *eut-il rendu Caton le Censeur moins dur & moins féroce ? Sans doute : Là Religion Chrétienne enseigne la douceur & l'humanité. Eut-elle , ajoute-t'il , rendu Caton d' Utique plus vertueux , & Cicéron plus excellent Citoyen ?* Il n'en faut pas douter ; elle auroit perfectionné les Vertus de l'un & de l'autre & corrigé ce qu'elles avoient de défectueux. Rien ne rend l'Homme plus véritablement sage , que l'étude & la pratique du Christianisme. Ainsi , lors que nôtre Auteur demande si nous avons plus de Vertus que les Païens , nous pouvons répondre , que nous avons du moins des Idées plus saines de la Vertu , & plus de motifs à la pratiquer *.

Il en est à peu près de même de la comparaison qu'il fait des Chrétiens avec les Athées , dont il fait l'éloge. Je crois bien que

* Lorsque l'on examine le Culte grossier que les Païens rendirent à leurs Divinités , les Sacrifices barbares par lesquels ils prétendoient les honorer , on a honte de voir que les Hommes aient été si insensés , & aient pû se degrader à ce point.

que ceux qui ont un tempéramment qui les éloigne du Vice , ne s'y livrent pas ; mais quel frein arrêtera un Athée vindicatif, qui pourra se venger impunément. Une Société composée de telles Gens ne feroit qu'un pûr brigandage.

Cicéron, tout Païen qu'il étoit , dit , que si on sâpe les fondemens de la Réligion, on ébranle la Société , & qu'on bannit de la Terre , la bone foi & la Justice.

Mais, dit nôtre Auteur , les Homes craindront du moins les suplices , & seront retenus par ce frein honteux : Ecoutons le lui même ; *La Politique, dit-il, n'est pas si comode que ma Philosophie ; la Justice est la Fille, les Bourreaux & les Gibets sont à ses ordres : Crains les plus que la Conscience & les Dieux.* Oui, mais si j'ai la force, le pouvoir ou l'adresse de me dérober aux Bourreaux & à la Justice , & si je ne redoute ni les Dieux ni ma Conscience, qui m'empêchera d'usurper le bien du prochain, de lui arracher la vie, de détruire la Liberté, pour m'élever au dessus de mes Concitoïens & devenir leur Maître ? En un mot, quelle digue opposera-t-on à l'Avarice & à l'Ambition, &c. Mais dit nôtre Incrédule, *la Réligion n'est qu'une Fable. Ne pouvant retenir les Homes par des si foibles liens, je tâcherai de les séduire par des*
senti-

sentimens généreux, de leur inspirer cette grandeur d'ame à qui tout cède. La Religion, ajoute-t-il, n'est nécessaire que pour qui n'est pas capable de sentir l'humanité. Dites plutôt que l'Athéisme détruit l'Humanité, que la Religion perfectionne. Ces sentimens généreux, cette grandeur d'ame, empêchèrent-ils Catilina de conspirer contre la Patrie, & César de s'ériger en Souverain ? Défions nous sagement de cette prétendue grandeur d'ame, qui n'est qu'un orgueil déguisé, & qui nous fait regarder les autres Hommes, come nos Esclaves.

Après tout, les Hommes, selon Mr. de la Métrie, n'agissent jamais volontairement, & par des motifs raisonnables, *Une détermination absolument nécessaire, nous entraîne dit-il, & nous ne voulons point être esclaves. Que nous sommes fous ! & foux d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons sans cesse de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire.*

Il ajoute, *Nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations & la Mer de ses ravages. Après avoir détruit la Liberté & la Vertu, qui est, dit-il, une espèce de hors d'œuvre, il ne laisse cependant pas de mettre quelque différence entre les Bons & les Méchans, mais cette diffé-*

rence consiste seulement selon lui, en ce que chés les uns, l'Intérêt particulier est préféré à l'Intérêt général, & que les autres sacrifient leur bien propre à celui d'un Ami ou du Public. Mais pour faire ce Sacrifice, il faut des motifs qui ne soient pas tirés de nôtre intérêt seul; donc nôtre intérêt n'est pas le seul mobile de nos Actions, donc nous sommes libres, puisque nous sommes capables & en pouvoir de faire un choix, entre l'Intérêt particulier & le Bien public; mais nôtre Auteur n'y regarde pas de si près, come il n'a que des Idées confuses, il se contredit souvent lui même. Il n'est point surprenant qu'après avoir essayé de renverser la Liberté & la Religion, il ne se considère lui même, que come une Machine, & un Animal. Aussi souhaitoit-il de mourir come il avoit vécu: Il s'écrie, *Pétronie, Anacréon, Chauvieu, soies mes Directeurs, & mes Evangelistes dans les derniers momens de ma vie. Mais non, vous me serés inutiles; les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout sans retour, malheureusement, ses vœux n'ont été que trop exaucés. Il est mort sans se reconoitre; semblable à une Plante, qui après avoir rampé quelques instans sur la terre, tombe & s'évanouit à nos yeux. Montagne a bien raison de dire, que*

l'Athéisme

l'Athéisme est une opinion dénaturée & monstrueuse, qui dégrade & avilit l'Home.

L'Incrédule reclame en vain l'anéantissement, come son dernier azile; malgré lui, il verra s'ouvrir les portes de l'Eternité; mais quelle affreuse éternité! Grand Dieu! Ce n'est pas à l'Home à sonder la profondeur de cet abimé. Tes jugemens sont impénétrables.

Gardons nous d'imiter la conduite de l'Incrédule. Son orgueil lui fait croire, qu'il peut pénétrer le plan & le secret de la Providence; mais come il est arrêté à chaque pas, & qu'il n'est éclairé que par une foible lueur, il s'imagine qu'il n'y a que ténèbres au de-là de ce qu'il voit; la paresse autorise son aveuglement, on ne veut pas se doner la peine d'examiner ce qui mérite l'attention la plus sérieuse; on a plutôt fait de décider, que tout est l'ouvrage du Hazard, & qu'il n'y a point de Dieu. On ose même se féliciter d'une décision si téméraire & si criminelle. On croit s'élever par là au dessus du Peuple, fouler aux pieds les préjugés vulgaires, se doner un titre de force & de grandeur, en combatant les Notions reçues de presque tous les Homes, & consacrées par les Sages.

Mais, dit-on, un Incrédule, un Athée même, ne peut-il pas être honête home? Je demaënderois à mon tour, au célèbre

Bayle qui a fait cette question, si un Home capable de sacrifier Dieu à son Orgueil, & qui a la foiblesse d'immoler son Créateur à ses Passions, a bien la force de sacrifier son intérêt & ses passions à la Probité* ?

Difons le hardiment, la principale source de l'Incrédulité ce font les Passions; on aime mieux s'égarer avec elles, que de prendre pour guide l'Etre tout parfait; on aime mieux leur obéir que de se soumettre à son autorité légitime; on devient leur esclave; & come la Religion les condamne, on se révolte contre elle; on viole ses Loix sacrées; on fait ses efforts pour la détruire, pour se dérober à ses regards & se soustraire à ses ordres. C'est ainsi que l'Esprit devient la dupe du Cœur; & qu'on se plonge, en insensé dans le Néant, qu'on regarde come son dernier azile, & son unique ressource.

* *Bayle* a soutenu avec la même hardiesse, cet étrange paradoxe, Qu'une Société d'Athées pourroit subsister & fleurir. Mais quel est le lien qui les uniroit entr'eux? Ce ne seroit pas certainement celui des Loix, elles font sans force, si la Religion ne les soutient. Seroit-ce le bien public? Mais qui peut douter qu'on ne le sacrifiat sans peine à l'Intérêt particulier, si on y trouvoit quelque avantage. L'ambitieux aspire à la Tirannie; & le sujet se révoltera contre son Prince: Quel désordre.

Néant affreux ! Est-ce donc là le terme fatal de notre vie & de nos espérances ! L'unique fruit de nos veilles & de nos travaux ! La seule récompense de nos Vertus ; & la seule punition de nos Crimes ! Quoi ! Dieu ne nous auroit mis sur la Terre , que pour naître , végéter & mourir ; l'idée d'un bonheur sans fin ne seroit qu'une belle chimère. Quoi ! le Temps, qui come un Torrent rapide , nous entraîne & nous précipite dans le gouffre immense de l'Eternité , ne laissera après nous qu'un vain nom , qui sera bientôt éfacé. Le Juste n'aura poursuivi qu'une ombre , en s'attachant à la Vertu & en lui sacrifiant ses biens , ses penchans , & la vie même ? Grand Dieu ! que deviendroient ta bonté , & ta Justice ! J'apûie mon espoir sur tes sublimes Perfections & sur un fondement aussi ferme & aussi solide. Je marcherai sans crainte dans la route de la Paix , de la Vérité & de la Vertu ; persuadé que tes promesses sont invariables , que ton pouvoir sans bornes te permet de les accomplir , & que la félicité que j'atens sera la récompense du Juste.

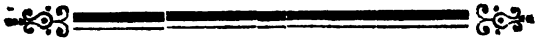
Suposons un moment des Persones sans Loix , & sans Religion , come on prétend que le sont certains Peuples sauvages : Quelle barbarie , quelle férocité ! Ils agiront machinalement , & sans aucunes règles ; leur in-

tèrèt, & leurs caprices, feront l'unique mobile de leurs actions. Se feroient-ils un scrupule de sacrifier le Bien public à leurs penchans dérèglés ? L'Incrédulité est donc la source d'une Licence éfrenée & de tous les Crimes.

Sans la Religion, dit un célèbre Prélat, quel frein est capable de retenir les Homes dans l'obéissance qui est dûe aux Loix ? Serroit-ce la crainte des peines ? Mais combien de Crimes qui échapent à la conoissance des Magistrats ! Combien de Criminels, trop acrédités pour être punis ! Ne donnez pour apui aux Loix les plus sages que la vigilance souvent trompée, le zèle quelquefois équivoque ou impuissant, des Juges exécuteurs de ces Loix, c'est les exposer à des infractions continuelles.

GENÈVE.





DISCOURS

Contre l'Avarice.

Tiré du Latin d'É R A S M E.

SI vous vous sentez enclin à l'amour de l'Argent, ou que vous vous trouviez dans quelque grande tentation de ce genre, rapellez vous la dignité de votre nature, & dites vous, que vous avez été créé & racheté pour jouir à jamais du souverain Bien ; & que quant à cet Univers, & à tout ce qu'il renferme, Dieu ne l'a créé que pour votre usage. Quelle indignité, quelle bassesse d'ame n'y auroit-il donc pas, à tant admirer des choses inanimées & très viles en elles mêmes ; au lieu de se contenter simplement d'en jouir. Toute illusion à part, qu'est-ce au fond que l'Or & l'Argent, sinon un peu de terre jaune & blanche ? Quoi donc ? Ce qui a été l'objet du mépris universel de tous les Philosophes Païens, vous, Disciple du pauvre & dénué JESUS, vous qui êtes appelé à de tout autres Biens, vous vous en laisseriez si fort enchanter ! La vraie Grandeur ne consiste pas à posséder des richesses, mais à les mépriser.

* *Enchirid. Milit. Christiani : Fol. 92.*

Mais j'entens ici se récrier toute cette foule, qui n'a de Chrétien que le nom, & qui se plaît tant à se séduire elle-même. C'est la nécessité, vous disent-ils, qui nous pousse à amasser du bien ? Sans bien, peut-on vivre ? Et avec peu de bien, combien ne vit-on pas malaisément ? Au lieu que si l'on est au large & dans l'abondance, il en résulte nombre de grands avantages : On pourvoit à sa Santé, à l'éducation & à l'établissement de sa Famille ; on est en état de secourir ses Amis, & de s'en procurer de nouveaux ; on se tire de l'obscurité & du mépris, on se fait un Nom, & l'on s'atire des Honeurs & de la Gloire. De tant de milliers de Chrétiens, à peine en trouvez vous un qui ne vous tienne ce langage. Répondons pied à pied à ces divers prétextes.

Le *Besoin*, dit-on d'abord, la *Nécessité*. Mais est-ce donc là ce que nôtre Seigneur nous enseigne, quand il nous propose l'exemple *des oiseaux & des lis*, qui vivent sans souci pour l'avenir, & qu'il nous exhorte à en user de même ? Est-ce là ce qu'il nous enseigne, quand il nous ordonne de *chercher avant toutes choses le Règne de Dieu*, en nous promettant que *tous le reste nous sera donné par dessus*. Vit on jamais manquer du nécessaire quiconque s'adonne de tout son cœur à la Piété ? Et ce
néces-

nécessaire , à combien peu se réduit-il ? Vous le mesurez , non aux besoins réels de la nature , mais à l'infatiabilité de la cupidité. L'Homme de bien ne connoît de nécessaire , que ce peu qu'exige la Nature. Ce n'est pas que je veuille approuver ces gens * , qui abandonnent tout d'un coup tous leurs Biens , pour aller ensuite mendier impudemment celui d'autrui. Posséder de l'argent , n'est point un mal ; mais s'en laisser posséder , s'en laisser enchanter , voila le mal. Si les Richesses vous abondent , regissez les en bon Oecome , come un Bien dont l'administration vous est confiée. Si elles viennent à vous être ravies , n'en maigrissez point , come d'une grande perte : Au contraire félicitez vous de l'allègement de vôtre fardeau. Quant à celui qui consume son tems & sa vie à amasser des Richesses , qui les estime & les recherche come quelque chose de beau en soi , & de fort desirable , & les ferre pour l'avenir & pour une vieillesse égale à celle de *Nestor* , je pourrois bien le nommer un bon Négociant , mais jamais un bon Chrétien ; puis qu'il se confie en soi uniquement , & qu'il se défie des promesses de *Jésus-Christ*. Eh , où seroit la bonté de Dieu , de nour-

* Les Moines mendians.

rir & de vêtir bénignement de chétifs passe-raux , & d'abandoner l'Home de bien , qui met en lui toute sa confiance ?

Les Richesses , dit-on encore , nous procurent mille *Avantages* & mille *Comodités*. Oui , des avantages ruineux , des comodités qui nous perdent , en ce qu'elles nous attachent de plus en plus au Corps , aux objets sensibles , à la vie présente , & nous font oublier nôtre Ame , sa Perfection , & sa glorieuse destination. Quand seul vous posséderiez tout l'Or , & toutes les Pierreries du monde , vôtre Ame en seroit elle d'un brin meilleure , plus sage , plus éclairée ?

Par les Richesses , dit-on , l'on pourvoit à sa *Santé*. Mais quelle Santé ? Une Santé dérangée par l'abus de ces mêmes Richesses , & par les soucis & les inquiétudes qui les accompagnent. Comparez Pauvres à Riches : Verrez vous ceux là moins sains , moins robustes , moins atteindre à une heureuse vieillesse ? Verra t on moins souvent des Riches , qui ne se sont afoiblis , & ruinés le temperament que par l'excès des Remèdes que leur ont procurés leurs Richesses , que des Pauvres qui se sont fort heureusement tirés d'états désespérés , par la simple Nature , par leur Frugalité , par le Travail ?

Les Richesses , dit on , pourvoient à l'*E-ducation d'une Famille* & à son *Etablissement*.

Mais en quoi consiste la vraie Education ? Sera-ce à savoir jouer, chanter, danser, faire des armes, monter à cheval &c ? Sera-ce même à devenir fort Savant, grand Humaniste, grand Chronologiste, grand Géographe, grand Mathématicien &c ? Ne consiste elle pas principalement à fuir le Vice ; & à aimer sincèrement la Vertu ; à s'y former, à se la rendre habituelle & tout à fait naturelle ? A devenir bons, doux, modestes, humbles, chastes, sobres, tempérans ? Est-ce donc bien à cela que butent les Riches dans l'Education de leurs Enfants ? Les Richesses y sont elles même fort nécessaires ? N'y formeront elles pas au contraire un terrible obstacle ? J'en appelle à l'expérience. Et quant à ce qu'on nomme *Etablissement*, ne voit-on pas tous les jours des jeunes gens qui ne doivent leur Fortune qu'à la Misère où les ont laissés leurs Parens ; & d'autres au contraire, qui ne se sont précipités dans la Misère, que par le trop de Fortune qu'ils ont trouvé dans la maison paternelle ?

Les Richesses, dit on encore, nous mettent à même de *secourir nos Amis*, & de nous en *procurer de nouveaux*. Mais ne peut-on secourir ses Amis que par des Richesses ? Sont-ce là les seuls secours ? Sont-ce
mè

même bien les véritables , les plus importants ? Les Pauvres , ne sont-ils donc point en état de secourir aussi leurs Amis , plus réellement , plus salutairement ? Les Richesses, nous *procurer des Amis* ! Oui de faux Amis, des Amis de votre Fortune , & non de vous mêmes. C'est ici sur tout qu'on voit combien le Riche est à plaindre , combien il est malheureux , de ne pouvoir pas discerner au juste ses vrais Amis , s'il en a de tels. L'un le hait secrètement , come trop tenace ; un autre voit d'un œil d'envie la supériorité de sa Fortune ; un autre , se cherchant uniquement lui même , le cajole & lui encense , pour en arracher quelque chose. Tel qui lui témoigne l'aimer le plus , s'impatiente en secret de sa mort. Peut-être n'y en a t il même point à qui plus ou moins elle ne fit plaisir : Aucun d'assez sincère pour lui parler en vérité. Que si pourtant il s'en trouvoit qui l'aimassent sincèrement , sa Fortune les lui rendroit toujours suspects : Tous lui sembleroient des Vautours , qui ne respirent qu'après le cadavre , ou des Mouches qui ne volent qu'au fumet de la table.

Enfin , dit-on , les Richesses nous attirent *de l'Honneur & de la Gloire*. Eh quel Honneur ! Quelle Gloire ! qui ne nous vient
que

que des Sots , de gens qui ne savent admirer que des folies , & dont les louanges font presque une flétrissure. Le vrai Honneur , la vraie Gloire c'est d'être loué des Sages , des Gens vertueux ; & son plus haut degré , c'est de plaire à Dieu , c'est de plaire à Jésus-Christ. Le vrai Honneur est la récompense , non des Richesses , mais de la Vertu. Le Peuple vous admire : La presse se fend à votre approche ; chacun vous cède la place. Imbécille ! c'est vos habits qu'ils admirent , & non vous même. Rentrez au dedans de vous , & connoissez enfin la misère & la pauvreté de votre Ame. Si ce même Peuple la voïoit , & qu'il put en juger , il vous trouveroit assurément autant misérable , qu'il vante maintenant votre prétendu bonheur.

Ce n'est donc que tromperie , illusion , & enchantement , que tous ces prétendus avantages des Richesses. Mais de combien de Maux réels ne sont elles pas accompagnées , & de combien de vrais Biens ne nous privent-elles pas ? Tout bien pensé , l'on y trouvera certainement beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Quelles peines , quels travaux pour les aquerir ! Quels soucis , quelles inquiétudes pour les conserver ! Et quelle douleur , quand on vient

à les perdre ! Ce n'est pas sans raison que Notre Seigneur les compare à des Epines, puis qu'elles nous privent de toute Tranquilité, l'un des plus doux Biens de l'Homme, & nous déchirent de mille chagrins. De plus, étanchent elles jamais nôtre soif ? Ne l'irritent-elles pas au contraire toujous davantage ? Ne font elles pas une source de toutes sortes de Crimes ? Vainement vous flateriez vous, en disant, que rien n'empêche qu'on ne soit en même tems & riche & craignaut Dieu. Souvenez vous de la déclaration de la Vérité même : *Qu'il seroit plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un Riche d'entrer au Roïaume des Cieux.* Aussi rien n'est-il souvent plus vrai que ce que dit *St. Jérôme*, *Que le Riche est ou le Maître ou l'Héritier d'un bien mal aquis ;* car difficilement de grandes richesses s'acquerront elles, ou se conserveront-elles sans iniquité. Considérez de plus, de quels plus excellens Biens les Richesses vous privent ; car tout home qui aime & admire l'Or, hait la Vertu, l'étude & la Science. Enfin l'Avarice est le seul vice que *St. Paul* nomme une Idolatrie, & qu'il dise être *la racine de tous les maux ;* & *Jesus-Christ* nous a suffisamment fait conoitre combien peu ce Vice pouvoit

s'a-

s'acorder & simpatifer avec lui , quand il déclare , que *personne ne sauroit servir à la fois* ☩ *Dieu Mammou.*

Toute vôtre estime & vôtre admiration des Richesses tombera donc entièrement , si vous comparez soigneusement les vrais Biens, avec les faux ; & les trompeurs & masqués avantages des Richesses , avec leurs inconvéniens réels : Si vous savez une bone fois contempler & aimer le souverain Bien , ce Bien , qui , quand même , tout le reste manqueroit , remplit abondamment toute la capacité du cœur humain ; capacité que tout ce que l'Univers renferme ne sauroit remplir & rassasier : Si vous vous rapellez souvent , ce que vous étiez quand cette Terre vous reçût à vôtre naissance , & ce que vous ferez quand vous y retournerez après vôtre mort : Si vous avez toujours présent à l'esprit cet Insensé de l'Evangile , à qui il fut dit : *Cette même nuit ton Ame te sera redemandée , ☩ tous ces Biens que tu as amassés à qui seront-ils ?* Si vous détournez vôtre Ame des mœurs dépravées de la foule , pour l'incliner à la pauvreté de la Ste. Vierge , des Apôtres ; de tant de Martyrs , & sur tout de JESUS CHRIST , vôtre Chef ; & que vous n'oubliiez jamais les terribles malheurs dont il menace les Riches de ce Siécle.



II. L E T T R E

Ortographie. *

§. IV.

*Preuve que l'Ortographie usitée est inutile
quant à l'Étymologie.*

Vous vous souvenés sans doute, que dans ma précédente, le premier point que je prétens prouver c'est, que l'Ortographie usitée est inutile, quant à l'Étymologie des mots, d'érivés du *Latin* ou de *Grec*. Je comence par cet Article, parce qu'étant prouvé, il renverse l'Objection la plus raisonnable qu'on aurait pû me faire, qui est, que l'Ortographie d'aprésent nous aprend l'Étymologie des mots, & que come la mienne péche de ce côté là ; la première
lui

* Voyez la première Lettre sur l'Ortographie, Journal de Février 1755. p. 194. La II. Lettre s'étant trouvée égarée & mêlée avec quantité d'autres Papiers, on n'a pû la faire suivre d'abord la précédente, come cela auroit dû être naturellement

lui doit être préférée. Si nous pouvions en éfet découvrir par son moien l'origine des mots dérivés de Langues étrangères, & si cette découverte pouvait nous être d'une grande Utilité, j'abandonerois sur le champ mon sentiment; mais come je crois avoir en main des preuves affés fortes pour démontrer le faux de ce raisonnement, je vais m'en servir, sauf à les abandoner, si l'on peut me faire voir leur absurdité. Cependant, avant que de les employer, permettés moi de faire une petite digression, qui me servira peut être à établir quelque chose de plus essentiel au sujet.

§. V.

A quoi sert l'Etimologie.

L'Etimologie, est un mot qui vient de deux mots grecs, dont l'un signifie vrai † & l'autre discours ††, est l'indication de l'origine ou de la signification primitive des mots. Elle ne peut être utile, que quand il s'agit de découvrir le sens d'un mot qui nous est inçonu. C'est là l'unique raison qui nous i* doit

† ETY MOS.

- †† LOGOS.

* Note des Editeurs. Il nous paroît que l'y doit être conservée ici, & dans tous les autres endroits où elle désigne le lieu.

doit faire avoir recours ; car pour ce qui regarde ces savantes Dissertations , à l'aide desquelles on fait faire à un mot le Voïage de l'Univers , vous m'avouerez que c'est beaucoup pour la curiosité & très peu pour l'utilité. D'ailleurs , soit dit sans aigreur, Mrs. nos Etimologistes, ont tant de pénétration , que quand même on altérerait davantage l'Ortographe & qu'on rendrait par là l'Étimologie des mots encore plus difficile , ils découvrirait , non - obstant cela , très aisément leur origine , car qui fait venir *laquais* de *verna* , tirera avec moins de difficultés *sufire* de *sufficere* , & *danner* de *damnare* : Je reviens maintenant à mon sujet.

§. VI.

Que l'Ortographe usitée ne peut faire découvrir l'Étimologie que de quelques mots.

Puisqu'il s'agit de prouver que l'Ortographie d'usage apporte peu d'utilité quant à l'Étimologie , je remarquerai d'abord qu'elle ne peut nous faire découvrir que l'origine de quelques mots. Qui est ce , qui sachant le Latin , & començant à apprendre le Français , trouvera de la liaison entre *scribere* & *écrire* , entre *savoir* & *scire* , entre *gustus* & *goût* ? Personne. Il faut être doué

dé la pénétration ordinaire, à nos savans Etimologistes pour la découvrir. Que de mots n'y a-t-il pas, dont nous ne conaifsons la racine, que parce qu'on nous l'a dite ! Il serait trop long de les énumérer ici. Il suffit de ceux que je vous ai raporté, pour faire voir que l'Ortographe d'aprésent ne peut nous faire découvrir l'Etimologie de tous les mots. Prouvons maintenant que cette Etimologie n'est point nécessaire.

§. VII.

Que l'Etimologie des mots n'est plus nécessaire.

Je comenceraï par m'apuier du sentiment d'un home *, qui par son savoir & par son rare génie s'est illustré dans la République des Lettres. Voici ce qu'il dit sur ce sujet. *L'Etimologie ne fournis pas des secours assurés pour découvrir les idées accessoires attachées à une expression, car l'usage tire un mot de sa signification, & l'éloigne peu à peu de son origine †, & cest ce que l'expérience nous prouve tous les jours. *Expers* signifie un ignorant, & *expert* un habile Home. *Sermo* veut dire un Discours, & *Sermon* l'explication d'un Passage quelconque de l'Écriture. *Inhumé* présente*

E. e

* Mr. de Crousaz Profess. en Philos. à Lauf.

† Abrégé de Log. Sect. III. Chap. II Art. VI.

l'idée d'enterré ; *inhumatus* est tout le contraire. Que d'exemples pareils ne pourrais-je pas vous alléguer. Mais je m'en remets à vous sur cette recherche , crainte d'être trop prolix & je vais m'attacher à renverser une Objection qu'on pourrait me faire.

§. VIII.

Objection au §. VII.

Mais , dira-t-on , quoi qu'un grand nombre des mots dérivés du Latin s'écartent de leur signification primitive , il y en a cependant quelques uns , dont le sens n'a point été altéré , & par conséquent il faut du moins conserver entier ce peu de mots , dont on peut encore reconnoître l'Étimologie. Tout au contraire l'Orthographe , que vous voulés introduire , altérant davantage ces mots en y ajoutant ou retranchant ; il s'ensuivra de là , que l'on ne conaîtra absolument plus l'origine d'aucun mot. Cette Objection est affés forte, cependant je crois qu'elle sera détruite , si je puis démontrer , que nous avons pour conaître le sens des mots , qui est la seule raison pour laquelle nous devons recourir à l'Étimologie , un secours beaucoup plus efficace.

§. IX.

*De l'Utilité des Dictionnaires & de leur pré-
éminence sur l'Étymologie.*

Ce secours , c'est ce grand nombre de Dictionnaires , qui ont pris naissance sous le règne de LOUYS LE GRAND : Secours beaucoup plus efficace & beaucoup plus à portée de tout le monde que l'Étymologie ; car cette dernière ne peut guères servir qu'à des Savans. Or les Savans ne faisant pas la milième partie de la France, voilà presque tous les Français obligés à s'en rapporter à la foi d'autrui , sur ce qui regarde le sens des mots , ce qui ne peut que les faire broncher bien souvent. Que de Gens , spirituels d'ailleurs , embarassés parce qu'ils ignorent le Grec, ou le Latin ! Que de bêtes ! Que de fautes occasionées uniquement faute de savoir tel ou tel mot étranger ! Au contraire chaque Home, qui se pique d'esprit & de littérature , a, ou peut avoir des Dictionnaires , qui lui apprennent l'idée qu'on attache a un mot , sans qu'il ait besoin de se rompre la tête à chercher dans une Langue morte une racine, qui souvent signifie toute autre chose que le mot qui en a été formé. D'où il suit que l'Étymologie , étant à présent plus curieuse qu'utile , n'est plus une raison assés

forte pour s'oposer à l'altération que mon Ortographe pourrait encore apporter aux mots dérivés du Latin ou du Grec. Je passe à présent au second point que je vous ai indiqué dans ma précédente, qui est que l'Ortographe d'usage est vicieuse.

§. X.

Preuve que l'Ortographe d'aujourd'hui est vicieuse.

Ce n'étoit pas sans raison que je vous avais prié de vous souvenir de la Définition que j'ai donnée de l'Ortographe (§. I.). Voici le lieu où je dois en faire usage ; & cōme j'ai promis d'en tirer une certaine conclusion peu favorable aux Partisans de la Mode, je m'acquie de ma parole. Cette conséquence la voici : C'est que l'Ortographie étant l'art d'écrire les mots correctement, & ces mots écrits n'étant que la représentation de nos paroles, il faut que cette représentation, pour être correcte & exacte, soit telle qu'on ne puisse se méprendre, quant à la parole qu'elle désigne. Or c'est en quoi nôtre Ortographe pêche évidemment come l'expérience le prouve tous les jours, par la prononciation vicieuse de quantité de perſones : Un Home par exemple qui fait ce que signifie le mot

d'*ennui* pour l'avoir entendu prononcer, dès qu'il le trouvera sur un Livre, lira *enui* & dès lors ne saura plus ce qu'il signifie. Un autre acoutumé à entendre dire je *faisais*, je *parlais*, prononcera en lisant, ces deux mots *faisouai* & *parlouai*. Les Règles ne peuvent apporter du remède à cela. Une Règle de la Grammaire veut par ex : que *enn* se prononce come dans *ennemi*, *ennui* cependant ne se prononce pas de même. Quantité d'autres Règles sont aussi sujettes aux exceptions que celle-ci. Il n'y a donc que l'usage qui puisse apprendre la véritable prononciation ; mais cet usage il faut long-tems pour l'aquérir. Ainsi donc l'Ortographe d'aujourd'hui étant vicieuse, come je viens de le montrer, parce qu'elle fait pêcher contre la prononciation, j'en tire cette conclusion, que pour être bone & correcte, on doit écrire come on prononce & retrancher toutes les Lettres qui pourraient faire prononcer autrement que l'usage le prescrit. Je vais à présent lever les *Objections* qu'on pourroit faire contre cette règle.

§. XI.

Objections contre la règle précédente.

I. *Objection.*

Si l'on doit écrire & ortographier come

on prononce, il en naît de grands inconvéniens. Les pluriels ne pourront plus être distingués des singuliers, de même que les supins des verbes de leurs infinitifs, ce qui sera une source d'équivoques d'autant plus nuisibles, qu'on ne saura comment y parer; & puisque le langage par lui même n'est déjà que trop défectueux à cet égard là, il n'est rien moins que nécessaire d'y ajouter encore.

§. XII.

II. Objection.

D'ailleurs il y a ceci à craindre, en adoptant cette règle, c'est que come les accens varient dans la plûpart des Provinces de *France*, chacun écrira selon l'accent de l'endroit où il est né; ce qui sera cause qu'on ne pourra plus s'entendre.

III. Objection.

De plus suposons pour un moment, que cette Orthographe qu'on veut introduire soit adoptée de tout le monde; ceux qui vivront dans deux ou trois Générations d'ici ne sauront plus lire les Livres écrits selon l'Orthographe d'usage, puisque, prononçant les mots autrement qu'ils ne doivent être pro-

annoncés, ils ne les comprendront pas, quoi qu'ils soient les mêmes. Ces Dictionnaires, qu'on dit dans le §. 9. nous être d'un si grand secours, comment pourra-t-on y recourir, dès que l'Ortographe, selon laquelle ils seront imprimés, empêchera d'en comprendre les mots? De combien d'excellens Ouvrages notre postérité ne sera-t-elle pas privée, faute de les entendre? Ces inconvéniens sont si grans, qu'ils doivent faire rejeter la règle qui y peut doner lieu.

§. XIII.

Réponse à la Ire. Objection.

Il faut d'abord considérer ici trois choses: I^o. Que la règle du §. 10. ne dit pas qu'il faille retrancher toutes les lettres inutiles d'un mot, mais seulement celles qui pourraient faire pêcher contre la prononciation; ainsi par exemple on peut écrire *œufs* puisque ce mot se prononce toujours *eu* sans aucune exceptions; mais on ne doit pas écrire *attacher* mais *atacher*. II^o. Que les lettres qui distinguent les pluriels des singuliers & les infinitifs des supins ne sont pas par la même inutiles, & que lorsqu'on ne peut absolument éviter l'équivoque, en retran-

chant une lettre, il vaut mieux la conserver. III°. Que les mots dont on ne peut retrancher la lettre qui rend leur prononciation vicieuse, sans donner lieu à l'équivoque, sont si rares qu'ils ne peuvent avoir assez de poids pour renverser la règle du §. 10.

Réponse à la II. Objection.

Tous ceux qui se mêlent de donner des Livres au Public sont ordinairement gens parlant bien, aiant de la lecture, & prononçant suivant l'usage reçu. La 2de. objection ne peut donc les regarder en aucune façon, encore moins le Peuple, ou ceux qui s'en tiennent à la simple Conversation; car puisqu'ils n'écrivent point, si ce n'est quelques Lettres familières, ils ne peuvent causer l'inconvénient que l'Objection indique. D'ailleurs cet abus pourrait s'introduire aussi bien, en suivant l'Orthographe usitée; mais dira-t-on, cette Orthographe a des règles fixes, qui déterminent de quelles façons les mots s'écrivent. On ne les a pas moins dans l'Orthographe dont je parle; ainsi l'objection est nulle.

Réponse à la III. objection.

Cette troisième Objection est aussi faible

que les précédentes. L'expérience nous prouve clairement que le cas qu'elle suppose ne sauroit arriver. Combien de vieux Livres n'avons nous pas que nous comprenons parfaitement bien, quoique l'Ortographe en soit fort différente de celle d'aprèsent. *Villon, Marot, Montagne, Rabelais, Vigénère, Amiot, Barantome, Charrou*, & tant d'autres sont aussi bien entendus & compris, dans le Siècle où nous sommes, que dans celui où ils vivaient. Un tel malheur n'est donc point à craindre pour les Ouvrages d'aujourd'hui; outre que rien n'empêchera dans la suite d'en corriger l'Ortographe, tout come on a corrigé le vieux stile de la plupart des Livres que je viens de nommer. **En voilà assez sur cet Article; passons à un autre.**

§. XIV.

Que l'Ortographe usitée rend l'étude de la Langue française difficile.

Plus il y a d'exceptions à faire dans les règles de la prononciation d'une Langue, plus cette Langue est difficile. Or c'est le défaut que l'Ortographe d'aprèsent apporte à la nôtre. Les exceptions sur la prononciation y sont en si grand nombre, que les règles en sont, pour ainsi dire, étouffées. Je ne vous en donnerai qu'un exemple, les Grammaires vous fourniront les autres: **En**, suivi

d'une confone , doit faire *an* , felon la règle; cependant dans *ennemi* il fe prononce autrement , & dans *ennui* il reprend fa première prononciation.

§. XV.

Qu'elle rend les mots durs à l'oreille.

La prononciation rude ne nous a jamais plû. Nous nous moquons de la Langue Allemande , uniquement à caufe qu'elle eft dure , & choque une oreille un peu délicate. Cependant , fi nous prononcions come nous écrivons , nôtre Langue ferait pour le moins auffi rude que la leur. Les mots *offer* , *deffaut* , *apprendre* , *uffire* , *courir* , *fiffler* , *attacher* , *attraper* , prononcés come ils s'écrivent , feraient auffi durs que *Teuffel* , *machen erfchrecklich* , *kopf* &c. Voilà encore une raifon qui doit nous porter à changer nôtre Ortographe , & à retrancher , des lettres doubles , celles qui ne fe prononcent pas , come au lieu d'*apprendre* , *attendre* , *honnus* , on doit écrire *aprendre* , *attendre* , *honne* ; car la dureté des mots ne vient que du redoublement des confones. Ainfi donc on ne doit conferver les lettres doubles , que dans les mots où elles fe prononcent , ou dans les mots qui désignent la

crainte, la fraieur, ou la colère. Le mot *effreyer* a une toute autre énergie qu'*éfrayer*. Cette seconde façon d'écrire ce mot l'énerve, & le rend trop mou pour la chose qu'il désigne.

§. XVI.

Objection contre le retranchement des doubles lettres.

Lorsqu'un *e* est suivi d'une lettre double, si l'on en retranche une, il est à craindre que cela ne rende l'*e* plus ouvert, plus fermé, ou plus long qu'il ne doit être; & dans ce cas, loin d'améliorer l'Ortographe, on la rendrait plus mauvaise, puisqu'il en résulterait une prononciation vicieuse.

§. XVII.

Réponse à cette objection.

Je remarquerai là dessus deux choses. I^o. Que s'il s'agit de rendre l'*e* plus ouvert ou plus fermé, l'accent peut suppléer à la lettre qu'on retranche, ainsi que dans les mots *éfort*, *défaut*, *éfet*. II. Que si l'accent mis sur un *e* pour remplacer une lettre retranchée, rendait cet *e* plus long qu'il ne

devrait être ; il faut dans ce cas conserver la lettre en question , plutôt que d'ocasioner , en la retranchant , une mauvaise prononciation. De ce nombre sont les mots *mettre , lettre , j'appelle , fillette , complete.*

§. XVIII.

Après avoir montré combien nôtre Ortographe d'âprésent est vicieuse , je vais remarquer , que je ne suis pas le seul qui ait été d'avis d'écrire come on prononce. Les Beaux-Esprits des Cours d'*Henri le Grand* & de *Louis XIII.* pensaient là dessus de la même façon que moi , mais qu'oiqu'affés hardis pour former l'Ortographie de quelques mots , ils ne l'ont pas été au point de la corriger entièrement. Pour éviter la prolixité , en vous transcrivant les passages de leurs Ecrits , où ils ont fait ces changemens , je me contenterai de vous les indiquer. Voïez *Recueil de Poësies , depuis Villon jusqu'à Benferade Tome II. pages 31. 35. 36. 39. 40. 42. 112. 117. 133. 181. 183.*

§. XIX.

De l'Ortographie Voltairienne.

Avant que de parler de mon Ortographe , je vais toucher quelque chose de la *Voltairienne* , & de cette autre dont je vous ai par-

le précédemment §. I. & qui comence à entrer en crédit dans l'esprit du Public. D'abord, pour comencer par la *Voltaireienne*, je remarquerai 1°. Qu'elle n'est point complete, c'est à dire qu'elle n'embrasse pas tous les mots qui ont besoin d'être réformés. II°. Qu'elle a plusieurs défauts. On peut voir par certains Ouvrages de Mr. de *Voltaire*, qu'il ne s'est ataché qu'à changer les *oi* qui se prononcent come dans faible en *ai*, & voilà ma première Remarque prouvée. Quant à la seconde je vous prierai de lire son *Siècle de Louis XIV.* Edition de *Berlin*, vous n'y verrez de lettres capitales que dans les *Alinéa*. Les Lettres capitales sont cependant fort nécessaires pour comencer le nom d'une Ville, d'un País, d'un Prince, ou d'un General, en un mot de tout ce qui est un peu considérable, & cela pour éviter l'inconvénient de prendre le nom d'une Ville, d'un Prince &c. pour le nom d'une chose ordinaire & d'usage dans la vie humaine : Inconvénient fort grand, & auquel on doit obvier, surtout lorsqu'on n'a aucune raison de faire le contraire.

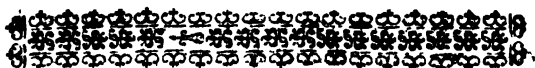
§. XX.

De l'Ortographie des Journalistes.

A l'égard de la seconde Ortographie, dont j'ai parlé & que j'appellerai *Ortographie des*

Journalistes, parce qu'on s'en sert principalement dans le *Journal Helvétique*; j'ai observé qu'elle tombe dans un des défauts de la *Voltaireenne*, qui est de ne réformer que quelques mots. Elle se contente seulement de retrancher les lettres qui ne se prononcent pas, come au lieu d'écrire *condamner*, elle prescrit d'écrire *condaner*, au lieu de *hommes*, *homes*, & ainsi des autres mots; mais elle ne change point les *oi*, qui se prononcent, come dans *conoitre*, en *ai*, & c'est en quoi elle est incomplète*. En voila je pense assez là dessus. Dans une Lettre suivante, je donnerai une idée de mon Ortographe, & des changemens qu'elle fait dans l'Ortographe en usage,

* *Note des Editeurs.* Nous avons trouvé des difficultés au changement de l'*oi* en *ai*. Il nous paroît, qu'il dérange la Conjugaison; que l'on risque souvent de confondre les Tems des Verbes, sur tout l'Imparfait avec le Futur, & que d'ailleurs la Diphtongue *ai* étant longue, elle pourroit former une prononciation vicieuse, dans les endroits où l'*oi* est bref. La Méthode de l'Auteur ne sauroit parer non plus, à tous les inconvéniens. Il cherche une manière d'écrire, qui n'induisse à aucune prononciation vicieuse; mais il a bien de l'ouvrage. L'Etranger se trouvera toujourns embarrassé dans les mots, qui aiant les mêmes Lettres également arrangées, se prononcent cependant d'une façon différente; & sans nous écarter des termes que nous venons d'employer, *ent* dans les mots *arrangement* & *prononcent* ont un son tout à fait opposé.



LIVRES NOUVEAUX.

LA COLOMBIADE ou la *Foi portée au Nouveau Monde.* L'on est redevable de cette Production à Mad. du *Bocage*, déjà connue par divers Ouvrages très estimés. Celui-ci, qui est un Poëme épique en dix Chants, nous paroît réunir l'élegance du Stile, la beauté des sentimens, la vivacité de l'Imagination & l'exactitude des règles poétiques. Mad. du *Bocage* l'a dédié au Pape Il étoit effectivement digne d'être offert à ce Pontife, qui, come tous les Conoisseurs, lui a donné beaucoup d'éloges. Nos Lecteurs pourront voir quelques unes de ces beautés, dans l'Extrait suivant :

Le début du 1er Chant annonce d'abord le sujet du Poëme

*Je chante ce Génois , conduit par Uranie ,
 Combatu par l'Enfer , ataqué par l'Envie ,
 Ce Nocher , qui du Tage abandonant les Ports ,
 De l'Inde le premier découvrit les Trésors.
 De l'Aurore au Couchant , son Art vainqueur
 de l'Onde ,
 Pour y porter la Foi , conquit un nouveau Monde.*

L'Auteur fait ensuite une Invocation à Calliopé, qui préside à l'Épopée

*Muse, viens de ton Sèxe étendre encor l'Empire ;
A mes acords tremblans joins l'éclat de ta Lire.
Montre ici qu'au Parnasse aussi bien qu'à Paphos
Nos Chants, chéris des Dieux, illustrent les Héros.*

Collomb part des Ports d'Espagne, aborde une Isle déserte, & adresse aux Guerriers qui l'accompagnent cette exhortation

*Argonautes Rivaux des Vainqueurs du Bosphore
Un Prix plus noble attend l'ardeur qui vous dé-
vore.*

*Des maux que nous souffrons, la Palme est dans
les Cieux :*

*Qui s'endort à l'abri des Faits de ses Aïeux,
Perd dans l'obscurité l'éclat de sa naissance &c.*

Les Démons du nouveau Monde, allarmés de l'entreprise de Colomb, assemblent leur Conseil. L'un des plus distingués d'entr'eux, qui préside sur les Vents, représente avec énergie le péril que court leurs Autels. Satan lui donne ordre de déchaîner tous les Elémens contre ces téméraires :

*La Mer tremble à ces mots ; tout frémit dans
l'Abîme &c.*

Colomb & les siens batus de la Tempête,
implorent le Ciel, qui les éxauce & ra-
mène le calme. Ils abordent une Isle ha-
bitée, dont l'Auteur fait cette agréable
description :

Des Arbrisseaux fleuris ombragent cet Asile :
Sur les Côteaux voisins mille brillans Ruisseaux,
Dé Rochers en Rochers précipitent leurs eaux.
L'Art peint dans nos Jardins ces jeux de la Na-
ture ;

Là, l'Onde par cascade arrose la verdure.
Des Torrens, dont le cours creuse mille Vallons,
Fertilisent les Champs, font germer les Moissons :
Quoiqu'au même degré de ceux des Hespérides
L'Esté de ces Climats ne les rend point arrides ;
Et des Lieux où la Fable a feint tant de beautés,
Les Isles que je chante ont les réalités.

Un Vieillard vénérable, Chef des Ha-
bitans de cette Isle, invite Colomb à ve-
nir se reposer dans sa demeure, qui est
ainsi dépeinte

A l'Insecte importun, cette Grotte inconnue
Laisse les yeux sans trouble y goûter le Sommeil :
Par le Sommeil ouvert les rayons du Soleil
Sur l'Albatre des Murs répandent la lumière ;
La Main du Temps creusé cette vaste Carrière :
Sa défense est la Paix, la Candear, l'Equité,
Et son seul ornement une jeune Beauté
A qui l'heureux Vieillard avoit doné Naissance.

Zama, c'est le Nom de cette jeune *Indienne*, fait servir un Repas. Les *Indiens* prennent les *Espagnols* pour des Dieux & le Vieillard curieux demande à *Colomb* son origine & coment il a été conduit dans ces Climats.

Dans le II. Chant, *Colomb* détrompe l'*Indien*. Il lui apprend qu'il est un Home come lui; il lui parle de l'Etre suprême & s'étend ensuite sur l'*Afrique*, sur l'*Asie* & sur l'*Europe*, dont il lui décrit les Mœurs, les Loix & l'Industrie. Il termine son récit par ces Vers :

Le partage des Biens enfanta l'injustice :
Le grand nombre, forcé de servir l'Avarice,
Eut recours au travail pour remplir ses besoins.
Cent Tirans que l'Esclave enrichit par ses soins,
Prodiguant des Trésors au bonheur inutiles,
Transportent des Rochers, y creusent des Aziles :
Dans un vaste Terrein, entouré d'un Rempart,
Les Travaux des Humains, joints aux ressorts
de l'Art,
Des Marbres entassés forment des Edifices.
Là le Luxe, l'Orgueil raffinent tous les Vices,
Et l'Indigent réduit à bâtir ces Palais
Y travaille sans cesse & n'en jouit jamais.
Mais pour le consoler, il voit que la mollesse,
N'a pour ses Seclateurs qu'une douceur traitresse.
Par les moindres efforts leur courage acablé

*Sur un Lit de Duvet goûte un sommeil troublé,
 L'ennui compte leurs jours & leur peu de durée
 Détruit les vains projets de leur Ame enivré.
 S'ils cherchent le bonheur dans la variété,
 Bientôt du superflu naît la satiété :
 Ce Monstre dégoûté , qui sans desirs soupire ,
 Change en venin les biens où sa langueur aspire.
 L'Art lui sert des Festins , la faim manque à
 ses vœux ;
 Pour rassimer les sens il cherche en vain les jeux :
 Qui peut , d'un Cœur usé , réveiller les caprices ?
 La foule des plaisirs en détruit les délices ;
 Et dans l'inaction le Corps foible , engourdi ,
 T laisse aux Passions un effort plus hardi.*

**Le Vieillard fait à l'Amiral cette sage
 Réponse ;**

*Je préfère nos Mœurs , dans leur rusticité,
 A l'Art , qui de vos Cœurs corrompt l'humanité.
 Sans Maître , sans Esclave , ennemi de la guerre,
 L'Homme en ces lieux jouit des Fruits qu'offre la
 Terre.
 Exempt d'Ambition , loin de la soif de l'or ,
 Dans son peu de besoins , il trouve un vrai
 trésor ,
 Et nos Chefs , sans orgueil , des Loix sont peu
 d'usage.
 L'amour de mes Sujets est l'heureux avantage,
 Qui m'éleva sans brigue au pouvoir souverain :
 Il ne décide ici que du droit incertain ,*

De deux Rivaux jaloux du prix de la vitesse,
 Ou des feux d'un Objet que chérit leur tendresse.
 L'estime & non la crainte en respecte les Loix,
 Et dans ces Champs soumis, fertiles sans culture,
 Le plus rare présent que m'ait fait la Nature
 Est ce gage chéri de mon parfait amour
 Qui vit périr sa Mère en recevant le jour.
 Je retrouve en ses traits une Epouse chérie,
 Cette Fleur de son sein, dans la vertu nourrie,
 Mérite que mes soins en conservent l'éclat,
 Come on cultive un Fruit, né d'un heureux
 Climat.

Prêt à suivre la Mort dans sa sombre retraite,
 Ce Trésor est le seul que mon Ame regrette.

L'aimable *Zama* s'attendrit au Discours de son Père. Ensuite elle témoigne beaucoup d'envie d'apprendre la suite des Aventures de *Colomb* : Elle paroît y prendre déjà autant de goût, que *Didon* en prenoit à ceux d'*Enée*. Mad. du *Boccage*, come l'Auteur de l'*Eneïde*, après avoir ainsi préparé l'intérêt, renvoie au Chant suivant pour satisfaire l'impatience de *Zama*.

Dans le III. Chant *Colomb* continue son récit. Il fait entendre d'abord qu'il est venu dans ce nouveau Monde, pour y porter la Foi & le Culte du vrai Dieu ; que le Souverain Pontife des Lieux de sa Naissance a donné son approbation a son entre-

prise & qu'Isabelle, Reine de Castille l'a favorisée.

L'Amiral peint ensuite les regrets du Peuple au départ de la Flote dans des termes fort énergiques; les voici :

*De toutes parts le Peuple assemblé dans nos Ports
Pour la dernière fois croit nous voir sur ces bords.
Des Pères, des Amis, des Epouses en larmes
Par leurs embrassemens expriment leurs allarmes.
Dans l'éfroi des travaux, qui charmoient nos
Esprits,*

*La Mère au désespoir disoit; Hélas mon Fils,
Le soin de ton enfance occupa ma jeunesse!
Veux tu m'abandoner, dans ma triste vieillesse,
Sur des Flots inconnus chercher des maux sans fin,
Et perdre un repos sûr pour un bien incertain?
Oui, s'écrioit l'Epouse, en sa douleur profonde,
L'Insensé, qui trouva l'art de voguer sur l'Onde,
Fut sans doute un parjure, un fugitif Amant;
Evite, cher Epoux, ce terrible Elément,
On partageons dumoins la mort qui te menace.
Les Vieillards consternés condamnoient nôtre au-
dace.*

*L'Enfant joignoit ses cris aux pleurs de ses Aïeux.
Le sentiment du Cœur, toujours victorieux,
Au Rivage un moment malgré nous nous enchaîne:
A tant d'objets chéris nous échapons à peine:
Ils courent sur nos pas, les baignent de leurs pleurs;*

*La Voile offerte aux Vents redouble leurs douleurs,
La plainte en rétentit sur le liquide abîme.*

La Flote effuie un long calme ; elle est exposée à la faim & à la maladie. Ces fléaux sont suivis d'une révolte, mais *Colomb* l'apaise par sa prudence.

Après avoir échoué dans une Isle dangereuse, les Espagnols en abordent une plus fertile. Ils y rencontrent un *Européen*, qu'on y avoit abandonné & qu'ils mènent pour leur servir de truchement. L'Amiral finit là sa Narration. Il quitte *Zama* pour rejoindre ses Vaisseaux & laisse *Cerrano* (c'est le nom de cet Européen) qui termine le III. Chant par le récit épisodique de ses Aventures particulières.

Le IV. Chant représente *Satan*, irrité de n'avoir pûSUMERGER la Flote Espagnole, qui envoie *Zemès*, Divinité Indienne, supplier l'Amour d'enflamer *Colomb* de tous ses feux pour *Zama*.

*Avant que ces beaux lieux enchantent son réveil
Viens avec tes ardeurs embraser son sommeil.*

*Que dans l'instant Zama brule des mêmes flammes :
Perce les de ces dards, qui portent dans les Ames,
La fureur des desirs & l'oubli du devoir.*

L'Amour vole vers l'Amiral. Il lui peint

en songe les charmes de la jeune Sauvage
& l'embrase pour elle

*Non d'un feu moderé qu'aprouve la Nature ,
Mais de ces feux ardents dont la Raison murmure ,
Que rien ne peut éteindre & qui font négliger
L'Amitié , le devoir , la bonté & le danger.*

Colomb , à son réveil , va trouver le
Vieillard , qui étoit occupé à rendre ses ho-
mages au Dieu du jour :

*Tel Milton nous dépeint qu'à l'Aurore nouvelle,
Adam rendoit hommage à l'essence éternelle ,
D'un Front noble & serein, que n'osusquoit jamais,
Ni le feu des Liqueurs , ni la vapeur des Mets.
Dans ta frugalité , trop fortuné Sauvage ,
De l'Auteur de mes jours je retrouve l'image *
Pendant les cent Hivers qu'ont duré vos ressorts,
La tranquillité d'Ame & le repos du Corps
Furent à l'un & l'autre un don de la sagesse :
Qu'à votre exemple , ardente à braver la moleste ,
J'hérite de vos Mœurs.*

* Le Père de Mad. du Bocage vivoit lorsqu'elle composa ce Chant. L'égalité de son Ame, sa frugalité & sa Raison éclairée le faisoient comparer aux plus sages Vieillards de l'Antiquité.

Les Habitans de l'Isle , ayant leur Chef
a leur tête, vont célébrer des jeux à l'honneur
du Dieu du Jour. Colomb les acompagne ;

*Sans doute un tendre espoir l'entraînoit sous l'om-
brage.*

*Au jour naissant Zama joint la Troupe sauvage,
Ses apas sont sans voile & dans sa nudité,
Come Diane armée elle en a la beauté.*

Le feu de ses regards ranime la verdure.

*Ses Compagnes près d'elle ont la même parure,
Mais leur éclat s'éclipse au charme qui la suit,
Come aux raïons du Jour les Astres de la Nuit.*

*D'un pas léger la Nimphe arrive à la Montagne-
Au milieu des Forets le Génois l'accompagne :*

*Dans un sentier rapide , il lui sert de suport ,
Des Branches qu'elle craint rompt le premier éfort,
Y cueille des Fruits murs & d'une main trem-
blante ,*

Les choisit & les offre à l'Objet qui l'enchanté.]

Il n'appartient qu'aux Dames de bien pein-
dre ces petits détails de la Passion , si pré-
cieux au sentiment. Mad. du Bocage ré-
présente ainsi la situation où l'Amour ré-
duit Zama : Une partie de ce Morceau
nous paroît une Imitation heureuse du fa-
meux Poème de *Télémaque* , par l'Illustre
Fénelon :

*Se Voix ne se joint plus aux chants dont ses
Compagnes*

Font, à pas cadencés, rétentir les Montagnes.
 Zulma, la plus fidèle est moins chère à ses vœux.
 Loin de lui confier le soin de ses Cheveux,
 Zama consulte l'Onde & seule sous l'ombrage
 A peine des Oiseaux elle entend le ramage :
 Son Esprit inquiet ne peut trouver d'apas,
 Qu'aux lieux où l'Etranger acompagne ses pas.
 S'il rencontre ses yeux, la honte qu'elle ignore,
 Ne peint point sur ses Lis le feu qui la dévore :
 Le plaisir seul l'anime ; il répand sur ces traits
 Les couleurs dont la Rose embellit ses attraits,
 Quand un soufle enchanteur annonce le Zephire.
 Honte ! qui de nos Mœurs est l'ame & le martyre,
 Sur un Cœur Indien ta crainte est sans pouvoir.

La Nuit n'est pas plus favorable à Zama ; le Sommeil ne pouvant lui procurer du repos, elle se lève & court dans les Bois invoquer l'Astre qu'elle adore. Colomb, qui n'est pas plus tranquile, la cherche, la découvre & la joint dans une Grotte charmante. Il lui fait présent d'une Glace dont elle admire l'effet surprenant. Le Père de Zama les surprend & marque par ses regards la douleur qu'il ressent de cette tendresse mutuelle ; il avoit promis sa Fille à un jeune Indien, qui lui avoit sauvé le jour.

Un autre obstacle aux amours de Colomb, ce sont les murmures de ses Gens :

*Est-ce ici, disoient-ils , où s'arêtent nos pas ?
 Quitons nous nos Enfans , changeons nous de
 Climats ,
 Pour voir sous d'autres Cieux languir dans les
 délices ,
 Un Héros que Zama soumet à ses caprices ?
 Qu'à la suivre en ces lieux il borne son destin ,
 Et nous , cherchons dans l'Inde un plus vaste
 terrain.*

*Marcouffi , Ami de Colomb , vient l'a-
 vertir de la résolution des Castillans & lui
 représente son Devoir ; & un Ange , en-
 voié du haut de l'Empirée , parle ainsi à
 l'Amiral :*

*Le Ciel , qui t'éprouva , rend la paix à ton Cœur :
 Pour y détruire un feu dont l'ardeur te possède,
 Il replonge aux Enfers le Démon qui tobsède.
 Songe à porter ses Loix au plus lointains Climats.
 Dans le Siècle dernier, pour y guider tes pas ,
 Un Génie inventeur prépara la Bouffsole ;
 Le Salpêtre , enflamé par le soufle d'Eole ,
 T'arma de son Tonnerre ; & pour graver tes Faits
 D'un Alphabet d'airain l'Art inventa les traits.
 Quand le Sort prévoiant à te servir s'apprête ,
 Quel charme dangereux borne ici ta conquête ?
 Fuis Zama , rompt ta chaine , & ferme en tes
 desseins ,
 Au gré de l'Eternel acomplis tes destins.*

Colomb se rend à cet ordre & va joindre sa Troupe. Sa Flote met à la Voile. L'infortunée *Zama* apprend son départ & dans son désespoir elle se jette dans un Canot pour le suivre.

Du fomet d'un-Rocher son Père arrive au Port
 La voit fuir , la rapelle & déplore son sort.
 La Mort, s'écrioit il, va finir mes alarmes ;
 Reviens du moins jouir de mes dernières larmes !
 Veux tu , pour te sauver du péril où tu cours ,
 Me voir au fonds des Eaux précipiter mes jours ?

Mad. du *Bocage* peint d'une manière touchante l'état de *Zama* , suspendue entre le penchant qui l'entraîne vers un Amant , qu'elle va perdre sans retour , & la nature, qui l'appelle auprès d'un Père , sur le point d'expirer :

*La Nature & l'Amour combattent dans son Cœur :
 Aux vœux d'un Père en pleurs tout l'excite à se
 rendre ;*

*L'Argo, qu'elle croit voir, l'invitoit à l'attendre :
 Pour joindre ce Vaisseau le Vent sert son espoir ;
 Le danger du Vieillard l'appelle à son devoir :
 Vers le Port, vers Colomb, longtems sa Rame agile,
 Par un contraire éfort la rend presque immobile.*

Le Vaisseau l'*Orphée* , que *Zama* prenoit

mal à propos pour celui de l'Amiral, joint sa Barque & l'enlève.

Dans le Vme Chant *Colomb* perd de vue le Vaisseau qui portoit *Zama*. Un Esprit infernal, sous l'aparence d'un Monstre marin de figure humaine, égare son Pilote & le fait aborder dans une Isle d'*Anthropophages*; mais ce même Pilote a l'adresse de se soustraire à leur cruauté, en les enyvrant de Vin & de Liqueurs & en profitant de leur sommeil pour s'échaper. Il s'élève une Tempête: L'Amiral se sauve avec une partie de sa Flote, sur une Terre inconnue. Il adresse cette belle prière au Ciel:

*Dieu puissant ! Tu remplis tes Oracles !
Ma Troupe dont la Voix célèbre tes Miracles,
N'a point ici d'Autels où t'offrir son Encens ;
Mais la Terre est ton Temple & tes regards
perçans*

*Embrassent l'Univers, que ton Pouvoir gouverne.
Ces Gazons où mon Front à tes pieds se prosterne,
Sont, ainsi que les Cieux, l'ouvrage de tes mains :
Répars y tes Bienfaits sur ces nouveaux Hu-
mains.*

*Pardone les erreurs qu'y sema l'ignorance ;
Que ton Culte en ces lieux prenne à jamais nais-
sance ;*

*Le peu de mes Nochers que tu sauvas des Mers
Peut-il à m'obéir forcer cet Univers ?*

A toi seul j'ai recours. . . . Dieu couronna son zèle ;

Il retrouve le reste de son Equipage en parcourant cette Isle ; il la nomme l'Isle Espagnole & parle ainsi aux Castillans :

*Vaillans Ibériens , quand je songe à l'instant
Qui vit fondre sur nous tous les malheurs ensemble
Et que j'admire enfin le sort qui nous rassemble ,
Je reconois le Dieu qui conduit nos projets :
Envain l'Enfer armé combatroit ses Décrets
La Paix est en nos Mains ; mais pensés que la
Gloire*

*Est le Prix de la Paix plus que de la Victoire,
Le Dieu de la Concorde auroit-il sur les Mers
Exposé ses Guerriers aux maux qu' ils ont soufferts
Pour voir la Foi dans l'Inde apporter le Carnage ?
Non , il veut sans Combats, soumettre ce Rivage :
Cherchons par la douceur à faire aimer ses Loix.
D'un Peuple bienfaisant , si nous blessions les
Droits ,*

*Nôtre nombre contr'eux auroit peine à suffire.
Que l'union des Cœurs nous donne ici l'Empire.
Amis , un seul parti peut remplir nos projets :
Rassemblons nous ; osons traverser ces Forets ;
T chercher un Azile & gagner les Sauvages ,*

Par l'atrait des Vertus qu'ignorent ces *Roisages*.^{*}
 J'ateste ici le Ciel, attentif à ma Voix
 Que vos seuls intérêts y dicteront mes loix.

La chaleur, la fatigue & la faim portent encore les *Espagnols* à la révolte. *Colomb* par sa prudence les ramène à leur devoir. Ils trouvent un Cacique, qui les reçoit avec bonté & leur fournit des Vivres.

Dans le VI^{me} Chant, les *Indiens* visitent les *Vaisseaux Européens*. Le bruit du Canon les éfraient; les *Espagnols* les rassurent & leur font divers présens; mais les *Démons de l'Inde* oposent aux succès de *Colomb*, le seul Ennemi qui peut les détruire,

*L'Avarice est son Nom; ce Monstre ardent à nuire,
 Qui fuit les biens réels, pour un espoir trompeur,
 Poursuivi de la faim, guidé par la terreur,
 Chez les Dieux du Tartare arrêtoit sa Carrière,
 Quand son Front dessèché sourit à leur prière.*

Cette détestable Furie s'empare des *Castillans* & les porte au pillage. *Colomb* apprend leurs

* Chacun fait que les *Espagnols* ne mirent pas en pratique de si sages Maximes. *Cortés*, en particulier, qui succeda à *Colomb*, deshonna avec eux le Nom *Chrétien*, par des cruautés qui font horreur.

violences avec douleur. Les *Sauvages* s'arment pour leur défense. *Colomb* est forcé de les combattre , mais pour réparer l'injustice des siens , il renvoie les Prisonniers de l'Inde avec des présens. La Famine succède à la Guerre & ravage son Camp. *Vascona* , qui règne sur une partie de cette Isle , envoie inviter l'Amiral à venir à sa Cour. Il s'y rend. Voici come Mad. du *Ecage* décrit le Palais de cette Reine :

*Son Palais dont l'éclat annonce une Déesse ,
Montre autant de Ravis qu'il est d'Astres aux
Cieux.*

*Le soir des Feux d'Encens allumés en ces lieux ,
Des plus riches Jardins éclairent les ombrages ;
L'Or en forme les Fruits , les Fleurs & les
Feuillages ,*

*Et des Dons de la Terre y peint si bien les traits,
Qu'au Ciseau de Germain ces Vergers semblent faits.
D'un Cirque qui du Centre occupe seul l'espace ,
Un sable étincelant émaille la surface :*

*Là sur un Trone d'Or la Reine avec sa Cour
Au milieu de la Nuit a l'éclat d'un beau Jour :
Ses Cheveux noirs épars , que son sein prend
pour Voiles ,*

*Par le feu des Saphirs éteignent les Etoiles ;
D'un Plumage incarnat le léger ornement ,
En forme de Ceinture est son seul Vêtement.*

*Malgré les traits frapans de sa noble figure ,
Et le soin de charmer , qui forma sa parure ,
Dans son abord farouche , on aperçoit que l'art
N'a point, dès son enfance, adouci son regard. &c.*

Cette Beauté , plus majestueuse que touchante , n'éface point l'image de *Zama* du Cœur de *Colomb*. Il a le malheur de l'enflamer & elle lui offre sa Courone & sa Main. Il la refuse & la Reine ofensée se dispose à la vengeance.

Vascona , au VII^{me} Chant , consulte un Magicien sur le succès de la Guerre qu'elle veut entreprendre. Il lui prédit sa ruine & celle des Dieux de l'Inde. *Vascona* brave cette déclaration & court assembler son Armée. *Fiesqui* , qui comandoit l'*Orphée* & qui conduisoit *Zama* , est fait Prisonnier au Port de *Xaragua*. *Colomb* s'apprête au Combat , secondé de deux Caciques , qui étoient dans ses intérêts. Avant d'en venir aux mains , *Vascona* lui offre une seconde fois le Trone. L'Amiral préfère le sort des Armées. Il termine ce Chant par ces Vers :

*Amis , voici le jour où vôtres audace aspire ,
La Gloire vous appelle à des périls nouveaux
Rendons l'autre Univers jaloux de nos travaux.*

Le Chant VIII^{me} est une Description de la Bataille que se livre les deux Armées.

Les Espagnols obtiennent enfin la Victoire ;
mais ils la paient cher :

L'Indien frappe encor le bras qui le terrasse.
Pinzon & Ximènes, dont Naba fut Vainqueur
Du sort qu'ils méritoient subirent la rigueur ;
Un Lingot d'Or fondu fut leur dernier breuvage
Que ce Metal cheri, leur dit le Roi sauvage,
Assouvisse aujourd'hui votre soif des Trésors.

Pour comble de disgrâce,

Banex à Karagua, cherchant une retraite,
Sur nos Guerriers captifs court venger sa défaite :
Fiesqui, dont le Navire échoua sur ces bords
Voit immoler sa Troupe & descend chez les morts
Et sous l'Autre où le sort dès longtems les enchaîne,
Leur Compagne Zama s'offre aux yeux de la Reine.
Pour prolonger ses maux, jeune Indienne hélas !
L'Amazone en fureur désère ton trépas.
De son Cœur, à ta vue, un feu jaloux s'empare :
Dieux quel sera le coup que sa Main te prépare.

Ce dernier Vers finit le VIII^{me} Chant.

Le IX^{me} est tout dans l'intérêt. Deux
Indiennes viennent implorer le secours de
Colomb dans sa Tente. Il reconnoit sa
chère Zama.

Le charme des regards, le trouble, les soupirs,
Long-tems des deux Amans enchantent les desirs.

*Mais de nôtre Héros la surprise est extrême,
 En langage espagnol , l'Indiense qu'il aime
 L'interroge & lui peint sa joie & son ardeur.
 Zama , s'écria-t-il , d'où nait ce ton flatteur ?*

Par quel divin secours puis - je ici vous entendre ?

L'Amour , ainsi que dans le Roman de Zaïde , avoit fait ce miracle. Zama apprend à son Amant , que dans l'Espoir de le rejoindre & de s'unir à lui , elle s'étoit faite Chrétienne. Colomb à ces mots est transporté de joie :

Zama , s'écria-t-il , que ton récit m'enchanter !

*Où , quand pour moi ton Cœur au vrai Culte
 est soumis ,*

L'espér de ton Himen me doit être permis.

Il la presse tendrement de former ce nœud.

Hélas ! reprit Zama , tu vois que je soupire ;

Que m'unir à ton sort est le bien où j'aspire ;

De ta félicité , qui charme ma langueur ,

Faut-il , par mes récits , te ravir la douceur ! . . .

Quand , pour te recouvrer , nous abordions la

Terre ,

Le Peuple de ces lieux nous déclara la Guerre.

On nous mit dans les Fers.

- - - - -

*Fiesqui, joint à sa Troupe, aux Dieux fut immolé.
 Envain le Fer cruel, qui leur ota la vie,
 Sur moi, sur ma Compagne, arrêta sa furie;
 La Reine, sans pitié, vit nos atraits naissans:
 Sous le prétexte humain, de ranimer nos sens,
 Sa main nous abreuva d'une Liqueur perfide.
 Dès cet instant, hélas! la soif la plus avide
 Dans mon sein déchiré répandit son ardeur:
 Le bruit de tes Combats augmentoit ma douleur.*

Elle ajoute qu'échappée de l'Esclavage, elle avoit rencontré *Serrano*, qui l'avoit conduite dans la Tente de l'Amiral. Ma joie, poursuit-elle, d'un ton de Voix qui s'éteint par degrés.

*Ma joie, à ton aspect, mon ardeur, tes transports,
 De mes jours afoiblis ont prolongé la trame;
 Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flamme,
 Epuise mes Esprits & les maux que je sens,
 Sur ma Langue alterée arrêtent mes accens.
 Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vie:
 Vainement je combats le venin qui me tue.
 Cher Epoux, soutiens moi... la nuit couvre
 mes yeux.*

Ab! ces tendres Soupirs sont mes derniers adieux...

*Je succombe, j'expire... A cette Voix mourante,
 Du plus sensible Amant conçue l'épouvante:
 Non; Amour tu peux seul en peindre les tourmens.*

Colomb exprime sa douleur par des cris & des gémiffemens, qui raniment un instant l'infortunée Zama : Elle

Rouvre ses yeux éteints & prononce ces mots :

Il n'est plus tems, Colomb, de répandre des larmes :

Mon Ame, qui du Ciel goûte déjà les charmes,

Ne met plus son bonheur qu'en l'espoir de ses dons.

Veux tu les mériter ? Domte tes Passions ;

*Sers ton Dieu, suis ses Loix ; fais qu'un jour
dans sa gloire,*

Nos Destins réunis couronnent ta Victoire.

A ce Discours l'éfroi dans tous les yeux est peint :

Zama seule est en paix ; sa vie enfin s'éteint,

*Non come un Fer ardent dans l'onde qui mur-
mure,*

Mais telle qu'un Flambeau, privé de nourriture,

Qui par degrés expire & se perd dans les airs ;

Ainsi, pour se rejoindre au Dieu de l'Univers,

L'Ame de l'Indienne au Firmament s'envole.

Cette mort chrétienne édifie & atendrit le Lecteur ; mais Mad. du Boccage fait encore en tirer un autre parti ; Zama ; après sa mort, est envoyée auprès de Colomb, pour lui servir d'Ange tutelaire & lui dévoiler l'avenir. Elle lui prédit en songe le fort de son entreprise & la plus part des Evénemens qui doivent arriver en Europe.

Cette Vision, qui remplit une partie de ce Chant & qui le termine, renferme un grand nombre de beautés de détail; nous nous bornerons à en citer quelques traits: En voici un moral, qui peint le pouvoir de l'Avarice, à l'occasion de la découverte des Mines:

*Que vois-je ! Sur ces Monts où le Ciel se repose,
 Carjaval livre aux fer les Mines du Potofe :
 Quel déluge de maux s'exhale de leur sein !
 Le soufle empoisoné, qui sort de ce terrain,
 Avertit les Mortels d'en fuir les dons perfides :
 Mais la cupidité rend les Cœurs intrépides.
 Quand ces Monts d'or creusés, & de cruels
 Combats,
 Dépeupleront Madrid, l'Europe & nos Etats,
 L'Avare sans pitié, pour ouvrir ces abîmes,
 Ira jusqu'en Afrique acheter des Victimes.
 Colomb, pour tant de sang répandu sur ces bords,
 Le seul vrai bien dont l'Inde enrichira vos Ports,
 Est l'Antidote * s'ir qu'au Pérou, sans culture,
 Contre un Pouls dévèglé prépara la Nature.*

Un autre Morceau marque les progrès de la Philosophie, des Lettres & des Arts en Europe. Mad. du Boccage y prouve la

* Le Quinquina.

facilité qu'elle a de peindre en Vers cou-
lans & aisés les Sciences les plus abstraites :
On peut aussi juger par là de l'étendue des
Connoissances de cette Dame dans la Lite-
rature & l'Histoire ancienne & moderne.
Elle s'exprime en ces termes sur l'article
de la Philosophie :

*Le Vainqueur d'Aristote † acablé par l'envie ,
De son Siècle éclairé paroît l'heureux Génie :
A l'aide d'un Cristal à Florence inventé ,
Il lit dans l'Empirée , en peint l'immensité.
Chaque Etoile à ses yeux est le Soleil d'un Monde.
Comme on voit en nageant les Habitans de l'Onde,
Presser l'Eau qui les presse , y tracer un chemin
Ces Tourbillons flotans circulent dans le plein.
Un Astronome Anglois , * contraire à ce Système,
Prend pour premier Mobile un plus hardi Pro-
blème :*

*Dans le vuide à son gré les Astres s'atirant ,
En raison de leur masse ont un cours différent.
Le sage Observateur , qui règle ainsi la sphère ,
Soumet toute Hypothèse à son Calcul sévère ;
Il sonde la Nature , en voit les profondeurs
Et du jour qui l'éclaire offre aux yeux les couleurs.
Qu'Albion sa Patrie est fertile en merveilles !
Bacon , Locke , Adisson , l'instruisent par leurs
veilles.*

† Descartes.

* Newton.

Shakespear y triomphe ; Et l'Homère du Nord †
De nos premiers Patens y chante l'heureux sort.

L'Auteur passant ensuite de l'Angleterre
en France :

En ces Lieux où les Arts semblent prendre leur
source ,

Que vois je ! Au même Siècle un Ministre fameux
Assujettit les Grands Et par ses soins heureux
Bragance dans Lisbonne est remis sur le Trône.

Louis (a) meurt , son Fils règne ; il est cher à
Bellone :

Un Caton (b) , un Silla dirigent ses Combats :

Sous ce nouvel Auguste on trouve un Mécénas (c)

Lutece a , come Athènes , un Portique un Lycée :

Dans ces Temples savans sa Gloire est encensée.

Chez Louis un Sophocle (d) , un nouvel Am-
phion (e)

Un Rival d'Euripide (f) , un autre Anacréon (g)
Surpassent en Talens l'Antiquité profane.

Démosthène (h) renaît : Esope (i) , Aristophane (k) ,

G g 4

Vitruve

† Milton.

(a) Louis XIII. (b) M. de Turenne & le
Prince de Condé. (c) Colbert. (d) Pierre Corneille.
(e) Lulli. (f) Racine. (g) L'Abé de Chaulieu.
(h) Buffon. (i) La Fontaine. (k) Molière.

(l) Per-

Vitruve (l) Praxitele (m), un Zeuxis (n) de
Saphos (o)

De ce Règne éclatant consacrent les Héros.

Le X^{me} & dernier Chant est plein d'action & renferme bien des Evénemens. *Vascona* recommence la Guerre ; le Géant *Macatex* tue *Marcoussi*, l'Ami de *Colomb*, qui lui fait élever un tombeau, & lui done de vifs regrets. Ce Héros aiant perdu & sa Maitresse & son Ami, ne tient plus qu'à la Gloire.

Les Sauvages consternés par d'affreux Volcans, demandent la Paix. La Reine furieuse consulte la Magie, & a pour réponse, que les Espagnols sont Enfans du Soleil, qui, pour les soutenir, a rallumé les feux de leurs Volcans ; qu'il faut les attaquer lorsque cet Astre a quité l'Horison & qu'alors, ils sont sans force & sans pouvoir. Sur cet Oracle trompeur, les Sauvages se disposent à surprendre les Espagnols dans leur sommeil. *Serrano*, cet Interprète dont il a été fait mention, averti en songe, s'arme comme les *Indiens*, se mêle avec eux, s'instruit de leurs projets & en informe les *Castillans*, qui se mettent en dé-

(l) Perrault. (m) Girardon. (n) Le Brun.
(o) Mad. Des_Houlières & Mad. Dacier.

fenfe. *Isca*, Chef des Infulaires, est vement repouffé & reconoit trop tard l'ir posture de fes Mages.

La Reine furieuse continue à combat en défespérée. Elle en veut aux jours de *Colomb*, qui refuse un Combat, qui teniroit fa gloire. Il tache de l'engager la Paix, mais pour toute réponse elle lance contre l'Amiral un Dard empoisoné, dont son Bouclier pare l'ateinte. Le Géant *Mecatex* défie *Colomb*, qui le combat & triomphe. Dans le même instant le Soleil s'éclipse ce qui achève la consternation & la défaite des Sauvages : Un coup par d'une main obscure perce le sein de la Reine : Ce coup termine fes jours & Guerre :

*Colomb, dont la Sageffe égale le Pouvoir
Humble dans son triomphe & sûr de sa conquête
Au Souverain des Cieux en consacre la fête,
Régner n'est point le prix, qu'il cherchoit au
Combats.*

*Il fait plus, à l'Europe il donne des Etats -
Par lui les Dieux de l'Inde ennemis de l' Ibère
Virent tomber leurs Temples en ce riche Hémisphère :*

*Mais un Démon vengeur de l'Inde & des Enfers
De Tréfors & de maux remplit nôtre Univers*

*Grand Dieu ! fais que ta Loi portée au Nouveau
Monde ,*

En Moissons de Vertus y soit aussi féconde.

L'EDUCATION , *Poëme en quatre Discours,
à Paris chez Guillin , à l'entrée du Quai
des Augustins.*

Les Avantages de l'Education sont anon-
cés d'une façon très heureuse dans le 1er
Discours. Voici come l'Auteur s'exprime

*Si l'aveugle Nature a besoin qu'on l'éclaire ,
Si l'Art de la conduire est un Art nécessaire ,
Peut-être je devois , plus simple en mes Discours ,
De la seule Minerve invoquer le secours.*

*Quand on peut aux erreurs opposer son Egide
Pourquoi , dans Apollon chercher un autre
Guide ?*

*Mais qui prétend à plaire & dédaigne les sens ,
Fera sur les Esprits des efforts impuissans.*

*Il faut , en se montrant , que le Devoir austère
Crâigne d'ésaroucher , sous un air trop sévère ;
Et dans un sage Ecrit , pour gagner le Lecteur ,
Souvent cacher l'Ami , sous les traits du Flateur.*

Le II^{me} Discours parle des Devoirs des
Parens & des Maitres. Le III^{me} traite de
la Religion , des Mœurs & des Manières.
Le IV^{me} enfin , roule sur les Conoissan-
ces par rapport à l'Eglise , à la Robe & à

l'Épée. Quelques Vers suffiront pour donner une Idée de cet Auteur, qui nous paroît aussi judicieux Moraliste qu'agréable Versificateur.

*L'Histoire est le Censeur qui, sans craindre
l'empire,*

Aux Rois, come aux Sujets, à le droit de tout dire.

*Mais il faut en mérite apprendre à se conoitre,
Pour juger des Auteurs que l'on y voit paroître:
Ces Héros, pour le Peuple Astres éblouissans,
S'éclipsent quelquefois aux regards du Bon-Sens.
Le singulier vous frappe; aveugles que nous sommes,
Souvent nos Demi-Dieux sont les derniers des
Homes.*

L'ECOLE de l'Amitié 2. Parties à Amsterdam 1757. Ce petit Ouvrage est des mieux écrits & rempli de sentimens. L'on y voit d'entrée les sages Maximes qu'une Mère vertueuse inspire à un Fils chéri & l'Éfét heureux qu'elles produisent.

La Comtesse de Gerseuil étoit d'une des plus anciennes Maisons de Picardie. Restée Veuve & très riche dans l'âge où les Passions se taisent, elle ne songea plus qu'à donner tous ses soins à un Fils unique qui les méritoit. „ Le Comte de Gerseuil „ étoit le Modèle des jeunes Gens. Né

„ avec un Esprit juste , une Ame douce &
 „ sensible , il y joignoit la noblesse des
 „ sentimens , & tous les agrémens que
 „ peuvent doner l'Education la plus culti-
 „ vée & un goût naturel pour les Lettres.

Ce jeune Seigneur étoit intimément lié avec le Marquis de *Barbazan* , & quoique leurs caractères fussent extrêmement différens , leur Amitié ne souffrit jamais d'altération. Tout jusqu'à leur Bourse étoit commun. *Barbazan* jouoit souvent chez la Princesse de *** insensiblement l'habitude devint goût & le goût l'entraîna dans des pertes. Un jour qu'il perdoit beaucoup , & que *Gerseuil* étoit obligé de le quitter , ce dernier chargea un des Valets de Chambre de suivre le jeu de son Ami & de venir lui en rendre compte , quelle heure qu'il pût être. *Barbazan* perdit tout l'Argent qu'il avoit & 1200. Louis sur sa parole. *Gerseuil* se rendit de bon matin chez le Créancier du Marquis , le paia & lui fit doner une quittance au nom de *Barbazan* , à qui il l'envoia par un Home sûr. *Barbazan* la reçût à son réveil ; il lût deux fois cette Quittance & croioit presque dormir encore. Il dévina que ce bienfait ne pouvoit partir que de *Gerseuil* ; il vole chez lui. *Gerseuil* veut nier , mais sa rougeur le trahit.

Quel moment pour deux Cœurs généreux & sensibles !

Quelque tems après la Duchesse de *** prit du goût pour *Barbazan*, qui avoit une figure extrêmement avantageuse. Les avantages que le Marquis pouvoit retirer de cette Passion le poussèrent à la partager. Un soir qu'il soupoit avec le Comte, il reçut un Billet de la Duchesse, qui le pressoit de se rendre à *Versailles*, où elle l'entretenoit d'Affaires très intéressantes. *Gerseuil* instruit qu'il y auroit bientôt une promotion de Colonel, l'excita encore à se hâter. Le Marquis ne revint que deux jours après. En arrivant chez son Ami, il lui remet une Lettre du Ministre, suivant laquelle il est nommé lui même au Régiment *Dauphin*.

Quelques traits dans ce goût, qui annoncent l'amitié la plus pure & la plus désintéressée, cette Amitié en un mot telle qu'elle le devrait être & telle qu'elle n'est plus, sont enfin couronnés par le plus grand des Sacrifices. La Marquise de *Luce*, jeune Veuve, qui avoit épousé l'Oncle du Comte, arrive chez Mad. de *Gerseuil*. Le Comte prend pour elle les sentimens les plus tendres. Il lui offre sa Fortune & sa Main. Mais Mad. de *Luce* avoit vu *Barbazan* la veille de son départ pour un Voïage assés long. Un

seul coup d'œil avoit décidé sa destinée. Elle répondit donc au Comte , qu'elle ne pouvoit se résoudre à accepter ses offres , mais elle lui promit de n'être jamais qu'à lui , si elle se résolvoit jamais à se marier. Cependant le Comte de *Gerseuil* aiant eû le malheur de tuer le Duc de *** dans un Duel , fut obligé de se retirer dans une de ses Terres. Mad. sa Mére fit courir le bruit que son Fils étoit mort de la petite Verole. Le Marquis revient à Paris ; son premier soin est d'aller à l'Hôtel de *Gerseuil* : Sa douleur en apprenant la mort de son Ami est inexprimable. Il prend sur le champ la route de la *Picardie*. Sa Chaise se brise près de la Terre de Mad. de *Luce* , qui n'étoit qu'à quelques lieues de celle de Mad. de *Gerseuil*. Le Marquis voiant Mad. de *Luce* , prend pour elle une Passion aussi vive & aussi prompte , que celle qu'elle ressentoit elle même. Obligé de la quitter , il tombe à ses Genoux pour lui en faire l'aveu. Dans cet instant *Gerseuil* , dont l'Afaire venoit d'être acomodée , paroît à la porte. Quelle situation pour tous trois ! Mad. de *Luce* veut tenir la parole qu'elle a donnée à *Gerseuil* & lui offre sa main ; le Marquis veut lui faire le sacrifice de sa Passion ; mais enfin le Comte les engage à s'unir l'un à l'autre : Il ne les quita jamais & malgré tou-

tes les instances de sa Famille , il renonça au Mariage & assura tout son Bien à Mr. & Mad. de Barbazan.

POLIERGIE ou *Mélange de Littérature & de Poésie.* L'Auteur du Livre que nous anonçons est Mr. de Vasset Conseiller. d'Ambassade de S. M. le Roi de Pologne; Electeur de Saxe & son Ministre auprès de la République de Berne. Son nom est connu avantageusement dans la République des Lettres par l'excellent Ouvrage qu'il dona en 1741. au Public, sous le Titre de *Défense du Système de Leybnitz*, & par son *Loisir Philosophique* dont la *Poliergie* peut être regardée come un second Volume.

Le Titre de cet Ouvrage surprendra peut être. Il est bon d'avertir que l'Auteur n'a aucune part au Mot de *Poliergie*, que le Libraire a jugé à propos de mettre à la tête d'un Livre de pur amusement.

Ce Recueil peut être divisé en deux parties, dont la première contient plusieurs Pièces en Prose, & dans des genres différens; la seconde est destinée aux Poésies, qui sont également diversifiées.

Dans la première se trouvent un *Essai sur le gout*, Quatre *Dialogues des Morts*, Quatre *Allégories*, deux Pièces *sur la simplicité*

de la Vie & sur le Veritable amour , écrites dans un stile très poétique * enfin une Lettre à une jeune Demoiselle sur l'origine & la raison des respects que les Hommes témoignent aux Femmes.

La seconde contient des Epitres sérieux & badines , des Odes , des Epigrammes & des Chansons. Toutes ces différentes Pièces portent le caractère de l'esprit judicieux & aimable : Elles anoncent le Philosophe éclairé, l'Home de goût & le Citoyen. L'Auteur veut instruire & plaire. Il réussit également à l'un & à l'autre de ces égards.

Mr. Fréron ** done à la première partie de cet Ouvrage tous les Eloges qu'elle mérite. Il porte un Jugement différent sur la seconde. Nous ne répéterons point ici tout ce qu'il dit de l'une & de l'autre. Nous nous contenterons de suplérer à ce qui nous paroît manquer dans l'Extrait que ce Journaliste célèbre done de la Poliergie , afin de mettre le Lecteur en état de juger , avec connoissance de cause , du mérite des différentes Pièces qui composent l'Ouvrage en question.

„ L'Essai sur le goût , dit Mr. Fréron anon-

„ ce

* L'Imprimeur a donné mal- à propos le titre d'Allégorie , à ces deux Pièces & à la suivante.

** Vid. Année Litter. Tome 8. p. 48.

ce un Home d'esprit, exercé dans l'art de penser & d'écrire." L'on peut en dire autant de toutes les Pièces qui suivent. Dans celle-ci, l'Auteur développe en Métaphysicien habile, cette notion confuse que l'on exprime par le mot de *Goût*. Il joint constamment la netteté des Idées à la justesse des Expressions, & il rend sensible ce que ce sujet peut avoir d'abstrait, par des Exemples simples & bien choisis.

Le I. Dialogue entre *Jules César* & *Cicéron*, est profondément raisonné & travaillé avec tout le soin qu'exige l'importance de cette Question, qui en est l'Objet, *Un Citoyen peut-il employer le fer & le poison, pour délivrer sa Patrie du joug d'un Tiran qui l'opprime?* *César* marque d'abord pour la seule Idée de l'assassinat toute l'horreur que cette lâcheté excite dans une Ame noble : Mais il paroît douter ensuite que l'Assassinat soit condamnable en certains cas de nécessité. *Cicéron* combat son opinion & prouve que si un Citoyen ne peut rendre la liberté à sa Patrie, que par un Assassinat, il doit juger que la chose n'est pas en son pouvoir. En lisant attentivement ce Dialogue on y découvre beaucoup d'art & de finesse. Dans le fond le Maître de *Rome* & l'Orateur, pensent de même sur la matière en

question; mais l'étude & la méditation ont mis ce dernier en état de conoitre distinctement, ce que la grandeur d'ame du premier lui inspiroit d'une manière confuse. C'est la différence que l'on observe toujours entre un Home qui réfléchit & un autre dont le sentiment seul dirige les actions. Le 2me. Dialogue entre *Auguste*, *Octavie* sa Sœur, & le Philosophe *Athénodore*, roule sur cette question; *Un Prince qui fait le bien par sentiment est il préférable à celui qui n'est bon que par politique.*

Le 3me. entre *Alexandre le Grand*, *Marc-Aurèle* & *Diogène* a pour titre; *Si la Puissance souveraine est un bien ?* L'un & l'autre de ces Dialogues renferme des Leçons utiles & de grandes beautés!

Nous abrèçons pour venir au 4me. Dialogue entre *Henri IV.* & le Duc de *Sully*. Nous souscrivons avec plaisir à l'éloge que Mr. *Fréron* en fait. Il roule sur l'amitié des Rois, sur leur Education & sur les Flateurs. „ Il devrait, au jugement du Journaliste, être seul le Manuel des Princes. „ Ils y apprendroient à penser, à sentir & „ à régner. L'Auteur possède, ajoute-t-il, „ la magie du sentiment pour ainsi dire, „ & quand il n'auroit fait que ce Dialogue, „ il seroit à mes yeux un grand Citoyen. „

à

En éfet le Cœur & l'Esprit trouvent également à se satisfaire dans ce morceau. L'on ressent un plaisir infini à entendre parler des Homes dont la mémoire sera toujours précieuse au genre-humain. C'est le plus grand, c'est le meilleur des Rois, qui s'entretient familièrement avec le plus fidèle des Ministres, qui lui ouvre son Cœur come à un Ami. Que n'est il aussi facile à l'Auteur de les faire revivre, qu'il l'est pour lui de nous peindre leur Caractère!

Les Passions & les Ridicules des Homes, matière abondante sans doute, fournissent à Mr. de Vattel le sujet de quatre *Allégories* que l'on trouve à la suite des Dialogues. Mais c'est une Matière rebatue. Il est difficile aujourd'hui de doner du neuf & de l'ingénieux. L'Auteur a réussi cependant: C'est le Jugement qu'en porte Mr. Fréron lui même.

La Ire. *Allégorie* a pour titre, *Les Fourmis*. Elle apprend à l'Home qu'il n'est point, come sa Vanité le lui persuade, le Centre des Evénemens & le grand But auquel ils se rapportent. L'Auteur parle ici en Home pénétré de respect pour le sage Conducteur de cet Univers, & finit par ces belles paroles:

„ O! sans doute, l'Home n'est qu'une bien
 „ petite partie de cet Univers. Tout ce

„ qui arrive dans l'Ouvrage du Créateur
 „ se rapporte au grand BIEN à la perfection
 „ du TOUT. Chaque Etre & l'Homme en
 „ particulier occupe la place qui convient à
 „ sa nature. S'il y souffre quelques maux,
 „ il les verra tourner un jour à son avan-
 „ tage. Son Créateur saura le conduire
 „ vers la perfection & le bonheur, par les
 „ voies les plus consonnantes avec le
 „ bien général. Bornons donc nos soins
 „ & nos pensées à répondre de nôtre côté
 „ aux vûes d'un si bon & si sage Conduc-
 „ teur.

Dans les Champs Elysées 2de. *Alégo-
 rie*, l'Auteur fait voir que les Hommes dé-
 pravés se rendent par leurs vices mêmes,
 incapables de jouir du bonheur, dans une
 autre vie.

La 3me. a pour titre, *Voïage dans
 la Microscome*. C'est la Description de la
 Tête d'un Philosophe & de celle d'une Co-
 quette. Quoi que cette ingénieuse Pièce
 ait été inferée en entier dans le choix Li-
 teraire *, nous ne pouvons nous dispenser
 d'en extraire ici la manière plaisante dont
 l'Auteur fait sortir son Voïageur de la Tête
 du Philosophe. „ Je començois, dit-il **, à

* Choix Litt. Tom. 9. p. 58.

** Pol. p. 170.

m'ennuier dans un Monde si sérieux.....
 L'ocasion de sortir du lieu où j'étois,
 se présenta bientôt. Un Adversaire at-
 qua la Doctrine de mon Philosophe. A
 l'instant il s'éleva dans sa tête un Orage
 terrible. Tout y étoit en fermentation.
 Les esprits animaux se portoient impé-
 tueusement vers sa bouche, il crioit à
 plein gosier. Je sortis en nageant dans le
 torrent de ses paroles.

La Lettre à une jeune Demoiselle nous pa-
 roit mériter quelque atention. La matière
 en est délicate. Il faut dire des vérités
 peu flateuses pour le beau Sexe, il faut
 l'instruire sans blesser son amour propre.
 Mr. de *Vattel* y réussit en Philosophe ai-
 mable & en Home poli. Il présente à cette
 jeune Personne, & d'une manière légère, la
 Galanterie des *Maures* en *Espagne*, qui a do-
 né lieu à l'ancienne Chevalerie; celle que
 l'on apelle aujourd'hui la Galanterie de la
 vieille Cour & enfin celle des honêtes gens,
 dans laquelle l'Auteur trouve la raison des
 égards que les Homes bien nés ont pour les
 Femmes. Voici coment il s'exprime sur ce
 sujet*.

„ La force, le courage, l'audace sont
 „ le partage des Homes; la modestie, les

* Pol. p. 235.

„ graces , la douceur font l'ornement le plus
 „ précieux du beau Sexe. On cherche à
 „ plaire à ce qu'on aime , rien n'est plus
 „ naturel ; on est bien aise aussi de lui
 „ conserver tous ses charmes , c'est une sa-
 „ ge œconomie de plaisirs. Quel spectacle
 „ plus flatteur ofriroit-on à une jolie Fem-
 „ me que celui d'un Cœur fier & courageux,
 „ adouci par ses charmes , prêt à tout faire
 „ pour elle ? De là les tendres soins , les
 „ services pressés. D'un autre côté la
 „ douceur & la modestie ne font dans un
 „ jour éclatant, que chez une personne respec-
 „ tée ; dans une autre, elles ressemblent à
 „ la timidité , à la crainte servile. Un ho-
 „ me de goût & de bon sens se gardera bien
 „ de déparer & d'avilir l'objet de son amour.
 „ Au contraire , il s'étudiera à le rendre res-
 „ pectable à ses yeux & aux yeux des au-
 „ tres. Une personne estimée & confide-
 „ rée est pour son Amant une Source de
 „ plaisirs purs & délicats , &c. Cette Lettre
 „ finit par des Conseils très judicieux sur la
 „ manière dont deux Epoux doivent se con-
 „ duire pour jouir d'un bonheur solide.

Nous passons à la 2de partie de ce Re-
 cueil. Si l'on en croit Mr. Fréron la Poë-
 sie de Mr. de Vattel ne vaut pas sa Prose,
 & pour le prouver il présente au Lecteur les

4. derniers Vers d'une Pièce, sur le goût de la nouveauté. Nous conviendrons avec lui, que ces Vers ne sont pas extrêmement poétiques. Mais tous ceux des Auteurs les plus estimés le sont-ils également, & pourroit-on juger sainement du mérite de leurs Ouvrages, si l'on n'en conoissoit que les endroits foibles, qu'il seroit toujours possible d'en extraire? Le Journaliste a un peu meilleure opinion d'un Morceau de l'Épître à une jeune Demoiselle, qu'il rapporte. Nous croïons devoir suppléer à ce qui manque à cet égard dans son extrait. Le Lecteur se fera une juste Idée du talent de Mr. de *Vattel* pour la Poësie, en jettant les yeux sur le petit nombre de pièces que nous allons extraire de la *Poliergie*.

O D E contre l'Ambition.

3me. Strophe.

Chimère trompeuse & brillante,
Que le Monde appelle Grandeur;
Les Biens que ta main nous présente,
Ne pénètrent point jusqu'au Cœur.
Pompe, fracas, vain étalage,
Respects forcés, perfide hommage
D'esclaves affamés, ou de laches flatteurs,
Un Pouvoir chancelant au bord du précipice,
Voilà les Biens que le caprice
Promet à tes Adorateurs.

EPIGRAMME sur Job.

*Par le Diable persécuté
 Job vit sa constance lassée
 Il perdit Enfans , biens , santé ,
 Et sa Femme lui fut laissée ,
 Dieu me gard d'être ainsi tenté .*

CHANSON de Table.

*Verse moi de ce vif Champagne ,
 Laissons la Biere au froid ***
 Un flegme ennuyeux l'accompagne ;
 Les Graces nagent dans le Vin.*

*La pesante mélancolie
 N'afectera jamais mon cœur.
 Dieux ! Que ma Maitresse est jolie
 En me versant cette Liqueur !*

*Totéjours mon Amour se rallume
 Par le feu de ce divin Jus
 Chers Amis sa brillante écume
 Est celle dont nâquit Vénus.*

Nous invitons les personnes de goût à lire dans l'ouvrage même les Stances dans lesquelles l'Auteur peint d'une manière si tendre & si naïve les rigueurs d'une Absence, de même que diverses autres Pièces de ce Recueil, que les bornes d'un Extrait nous obligent de passer sous silence.

Cet

Cet Ouvrage de Mr. de *Vatel* fait autant l'éloge de son Cœur que celui de son Esprit. Ceux qui ont l'avantage de le conoitre savent l'emploi qu'il fait de ses talens, pour l'avancement des Sciences & le bonheur des Homes. Le Public apprendra sans doute avec plaisir, qu'il va lui doner un *Traité du Droit des Gens*, écrit avec toute la solidité & la clarté, que doit avoir un Ouvrage dont le sujet est si intéressant. Cet Ouvrage est actuellement sous Presse.

IL vient de sortir de la Presse du Sr. *Jean Rodolphe Im-Hof*, Libraire à *Bâle* une nouvelle Edition de l'Ouvrage intitulé: *GEOGRAPHIE universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre Parties du Monde & des différens lieux qu'elles renferment*, par *Jean Hubner*, Docteur en droit à *Hambourg* en VI. Vol. grand in 8vo.

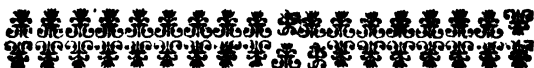
Cette nouvelle Edition a été augmentée de quantité d'Articles nouveaux & des divers changemens arrivés jusques à la fin de l'Année 1756.

LE 1er Vol. du Livre intitulé *AGLAE' Philosophe, ou la Philosophie à la portée des Dames*, par Mr. *Durand*, ci devant Professeur en Philosophie à Paris, vient d'être

d'être achevé dans l'Imprimerie des Editeurs de ce Journal. Il forme un in 12. de 331. p. sans la Table. Les Persones qui le souhaiteront pourront l'avoir broché à raison de 10. batz Argent de Suisse ou 30. Sols de France. On acordera un bénéfice raisonnable aux Libraires, qui se chargeront d'un certain nombre.

On pourra aussi souscrire chez les Editeurs du Journal Helv. pour les *Mémoires & Lettres* de Mad. de *Maintenon* anoncés le Mois dernier.





M E M O I R E S

De S E T Y.

Suite de la

XXVIII. L E T T R E

SE'TY. à Mis SOUCTY. Du 15. Décembre.

Pourquoi , pour vous punir * reprit Milord W. en me prenant par la main ? Mis *Looly* , mérite tout vôtre attachement , & je la regarde dès ce moment come ma Fille. Elle aura part à mes Biens , à mon Crédit ; c'est l'Enfant d'un Ami , que je chéris , come moi-même. Je réparerai la petite tricherie , qu'on vous a faite , en adoptant ce cher Enfant , qui mérite le Lord *Betford* pour Epoux.

Ah ! Milord , m'écriai - je , en prenant une de ses mains , que j'arrosais de mes larmes , que de bontés ! je ne pouvois en dire d'avantage , mon attendrissement me coupoit la parole. Mon Père ne me répondoit qu'en m'embrassant. Quelle Scene !

* Il faut se rapeller que *Betford* vient de dire que c'est pour le punir , que les Dieux l'ont fait atacher à *Mis Looly*.

Milady pleuroit , *Betford* ; regardoit tantôt moi & tantôt le Lord avec des yeux remplis de tendresse & d'admiration ; pour *Charlotte*, rouge de dépit, elle sourioit d'un air dédaigneux en nous lançant des regards mêlés d'indignation & de fureur.

Il ne manque donc plus , dit enfin le Lord W. un peu revenu à lui même , que le consentement du vieux Lord *Betford* & je me flate de l'obtenir ; c'est mon Ami , il vouloit s'allier à ma Famille & dès que *Séty* sera ma Fille , il sera charmé d'être son second Père. Pour le consentement de *Séty*, je ne crois pas , continua-t-il en souriant , qu'on puisse le mettre en doute ; elle a rendu justice au Lord , je la conois trop pour en douter.

Je ne savois que répondre ; ma rougeur parloit pour moi & aussi-tôt que je pû m'échapper , je courus m'enfermer dans ma Chambre. Mon premier mouvement fut de me précipiter à genoux.

Ah Ciel ! m'écriai-je avec la plus vive ferveur , fais que je puisse être l'Épouse de *Betford* , ou guéris moi de ma passion ! Mais pourrai-je cesser d'aimer *Betford* ? Pourrai-je fausser mes sermens à *Dumont* ? Non ! je n'ai point de ressource que la mort , & c'est tout , juste Dieu , ce que je vous demande.

Un torrent de larmes succédèrent à ces mots dictés par mon agitation ; j'étois restée à genoux , la tête entre mes bras & come dans un état d'inaction , lors que *Betford* entra. Effraïé de mon état il s'aprocha ; je me relevai à son aspect , & me jettant sur un Canapé , je couvris mon visage de mes mains , pour lui dérober ma rougeur & mes larmes. Il se plaça à côté de moi. Je suis sans doute bien indiscret , dit il , d'une voix tendre , de vous avoir suivi ; mais vous me le pardonerez , c'est pour prendre congé de vous. Je pars , chère *Séty* ! Milord veut que j'aïlle prévenir mon Père , pour que rien ne retarde mon bonheur ; mais c'est moins pour aller demander un consentement , qui ne fera qu'augmenter mon désespoir , que pour vous dérober la vûe d'un Amant malheureux , que je retourne à *Londres* , où vous nous suivrés dans quelques jours.

Vous partés donc , dis-je enfin , en levant sur lui mes yeux baignés de larmes ! Allés , mais que ce ne soit pas pour obtenir l'aveu de vôtre Père. Ne lui parlés de rien ; faigné de ne penser plus à cet Himen ; ne nous voiés pas même , lors que nous reviendrons à *Londres* , & si Milord vous fait des reproches , dites lui que vous savés ma véritable naissance. Faites plus,
oubliés

oubliés entièrement l'infortunée *Séti* ; méprisés la ; ne voies en elle que le fruit d'un amour criminel ; ne vous souvenés de vôtre fatal séjour , que pour rougir de vôtre passion. Oui *Betford* , suivés mes Conseils , & jugés par ce qu'il m'en coute de vous les doner , combien je ferois charmée de vous les voir suivre.

Quels Conseils ! quels ordres ! reprit *Betford* , en me prenant la main , & coment les exécuter ? Puis-je , admirable *Séty* , vous mépriser , vous oublier , dans le tems que vous mettés le comble à mon estime ? Croiés vous toujours que je suis , ainsi que les autres Homes , Esclave d'un injuste préjugé ? Non Mis ! C'est par les qualités de leurs Ames , que j'apprécie les Homes , & non par l'état , où le hazard les a placés : Dans quel état que ma *Séty* fut née , ne mériteroit elle pas l'admiration de tout l'Univers ? Et je la mépriserois ! Non ! Ne me demandés pas d'être un monstre à mes yeux ! C'en est affés de m'ordoner de paroître le plus indigne des Homes à ceux de Milord ! Mais je le ferai , oui *Séty* ! je ne dirai rien à mon Père ; je feindraï de vous oublier. Hélas ! le pourai-je ? Faut-il que la vérité , la candeur m'ordone l'artifice ?

Vous ne me verés donc point à *Londres* repris-je tendrement.

Né vous voir point ? Pourriés vous l'exiger.

Oui ! *Betford* ! Il le faut pour vôtre tranquillité, pour la mienne. Et bien Mis ! j'obéirai, mais n'oubliés pas entièrement le plus malheureux des homes ! Soiés heureuse !

Et vous, *Betford*, dis-je en ferrant sa main, oubliés moi pour vôtre bonheur ; mais conservés moi vôtre amitié pour le mien.

Quel contraste du bonheur le plus parfait avec le plus afreux malheur : Vôtre Cœur m'affure qu'il m'aime & dans le même instant qu'il ne veut pas être à moi ? Adorable Mis ! (il baisoit ma main,) conservés moi toujourns ces sentimens & espérons, que le Ciel les justifiera ; mais en attendant, quel est nôtre sort ? .. *Betford*, n'en pût dire d'avantage, nous pleurames ensemble, mais il falut nous séparer : Il m'embrassa respectueusement, & partit. Je croïois que mon malheur étoit au comble ; mais cette séparation me prouva, qu'il y en avoit de plus grands encore. Depuis ce jour, je ne fais que pleurer. En vain *Fani*, l'aimable *Fani*, fait tout pour me consoler ; le bonheur dont elle jouit, dans l'espérance de son union, augmente ma dou-

douleur : Je sens que son chagrin y mettroit le comble , mais son contentement l'aggrave. *Staford* aide à sa charmante Maitresse , à me distraire ; mais la façon dont il s'y prend augmente ma mélancolie. Sans celle il m'entretient de son Ami & me cite des traits de sa sagesse , de sa vertu , de sa générosité. Ah j'aimerois bien mieux qu'il me fournit des Armes contre lui. *Charlotte* me sert plus à mon gré ; elle relève ses façons , le tourne en ridicule. Je lui en ai une espèce de reconnaissance , & cependant cela me la rend odieuse. Quel Caractère ! Que je la hais ! J'espère qu'elle trouvera à *Londres*, où nous allons dans 8. jours , un Epoux , qui nous en débarassera ; mais je m'éloignerai plus encore de ma *Soucy* , de cette chère Amie , qui me seroit si nécessaire dans mes malheurs ; de la seule personne capable de faire quelque diversion à ma funeste passion. De graces , répondés moi encore ici, si jamais vous m'avés aimée , donés en au plus vite une preuve à vôtre malheureuse.

SE'TY LOOLY.

XXIX. LETTRE.

SE'TY LOOLY à *Mis* SOUCTY SIDRY.*Vithon* le 21. Déc.

QUE dira la Chère *Soucty*, en recevant cette Epître? pouvoit-elle s'y attendre? Fatal voiage! Terribles événemens!... Malheureuse *Mistris Blère*! Infortuné *Dumont*; cher Frère! tendre Epoux, à qui j'arrache la Vie. Oui, le Ciel me punit de mes Vœux; je fouhaitois d'être dégagée de mes sermens; hélas! Il m'a exaucée! Je suis libre. Funeste liberté! que j'ai achetée d'un sang trop précieux. C'est donc là le prix, dont j'ai païé les bienfaits de *Mistris Blère*?... Mais non; je ne suis pas coupable; l'emportement de *Dumont* a seul fait son malheur. Mais aussi, coment a-t'il pû aprendre mon Voiage? Toi seule, chère Amie, le lui a appris; Oui toi seule!

Mais où m'emporte mon désespoir; j'ose acuser *Soucty*! Pardonés, *Mis*, à mon trouble; je me déteste moi même; j'acuse le monde entier.

Je vous ai dit, chère *Mis*, que nôtre départ étoit fixé à 8. jours. Ils furent bientôt écoulés, dans le contentement, qui régnoit dans la Famille: *Charlotte* & moi

les trouvèrent seules d'une longueur immense.

L'absence de *Betford* augmentoit ma mélancolie; ces lieux, où je l'avois vû me le retraçoient sans cesse. Je le cherchois dans ce Bosquet, où il aprit ma foiblesse; mon Cœur la lui répétoit, mais bientôt ma raison reprenoit ses droits. Mes sermens se rapelloient à ma mémoire, mon Cœur combattoit entre l'amour & le devoir, & n'avoit de ressource qu'en ses larmes; *Charlotte* étoit agitée différemment; le bonheur, dont elle voioit jouir sa Sœur, excitoit son envie; son Amour propre lui persuadoit facilement, qu'elle n'auroit qu'à se montrer à *Londres*, pour en avoir un semblable. Elle bruloit de s'y montrer & ne parloit que de la façon dont elle vouloit traiter ses Adorateurs: Pour l'apprendre elle ne s'ocupoit qu'à lire l'*Astrée* & des Comédies. Si *Fani* avoit été capable d'un bonheur étranger à son Amant, & moi de quelque plaisir, nous nous serions amusées de ces ridicules; mais elle étoit trop occupée de sa joie & moi de ma douleur, pour y faire attention.

Enfin ce jour arriva. *Milady*, ses deux *Mis*, & moi nous nous mîmes en Voiture. *Milord W. Stafford* & quelques Domestique
nous

nous acompagnoient à Cheval ; le reste avoit précédé de quelques jours pour arranger l'Hôtel. La première journée il ne se passa rien de remarquable ; mais la seconde le Cheval de Milord se déferra à l'entrée d'un Bois. Deux Homes habillés en Ouvrier lui ofrèrent de le refaire ; l'un d'eux se disoit Maréchal ; mais come la nuit tomboit , la Voiture continua son chemin. A peine avions nous fait quelques cents pas que quatre Homes masqués, le Pistolet à la main, sautérent au Postillon , qu'ils jettèrent à terre. Les deux Domestiques, qui étoient avec nous s'enfuirent. Jugés , chère *Souffi*, de nôtre situation ! Nous imaginions , qbe c'étoient des Voleurs & Lady leur ofrit sa Bourse ; mais l'un d'eux, présentant son Pistolet ; Cessés ces cris, dit-il, d'une voix brusque, ou vous êtes mortes : Un autre ouvrit la Portière, m'arracha de la Voiture, malgré mes cris, me mit sur son Cheval, dona un coup de siflet & partit à toute bride.

Je ne saurois concevoir encore come la crainte ne m'ôta pas entièrement le sentiment. Nous arrivâmes au plus épais du bois, où une Chaise de poste nous atendoit. Alors mon Ravisseur se démasqua, & me fit voir *Dumont*. Quoi ! C'est vous, m'écriai-je ! C'est vous dont la violence?...

Où, dit-il, d'une voix furieuse, où ingrate, c'est votre Epoux, qui vient vous arracher des bras d'un Amant, qui pourra pleurer à son tour votre perte. En vain aura-t-il votre Cœur, je saurois vous mener en lieu, où votre perfidie ne pourra servir à son bonheur. J'allois répondre à un discours si outrageant, lors que je vis arriver *Staford* à toute bride, suivi de deux Laquais. Les lâches Complices de *Dumont* s'enfuirent à cette vue; un seul resta.

Vous croiés, me dit cet Amant furieux, que vous allés m'échaper; mais ne l'espérés pas. Si je meurs, vous me suivrés & viendrés tenir vos sermens aux Enfers. Prends la, ajouta-t-il, en me remettant dans les bras de son Compagnon, & l'instant que tu verras mon Rival vainqueur, ôte lui la vie. En achevant ces funestes paroles, il se précipita sur *Staford*, après avoir tiré ses deux Pistolets, qui blessèrent un des Valets & tuèrent l'autre. *Staford* sauta à terre, l'Épée à la main & se batit avec un Courage digne de l'Amant de l'aimable Fani. Je ne fais quels mouvemens m'agitèrent pendant ce Spectacle; Je faisois des vœux pour *Staford*. Pour *Dumont*, chaque coup, qu'il portoit m'alloit au Cœur, & la crainte étoit le dernier sentiment qui m'agitoit.

Le Combat dura peu; *Staford* étoit trop

habile dans cet art funeste, & *Dumont* trop ému, pour que le Vicomte ne fut pas bientôt vainqueur. Je vis l'infortuné *Eils* de *Mis Blère* tomber, noyé dans son sang. Je ne pû tenir à ce spectacle; je tombai évanouis; ma foiblesse me sauva la vie: Le barbare, qui tenoit le fer levé sur mon sein, ne donna qu'un coup mal assuré & s'enfuit.

Le reste des Domestiques arriva. L'on m'emporta sans conoissance dans la Voiture & je ne revins, qu'en arrivant à *Vilston*, d'où je vous écris. L'on me mit d'abord au lit, où je me trouvai en revenant à moi, *Milady*, mon Père & *Fany* fondoient en larmes. *Staford* paroissoit atendri, & *Charlotte*, par imitation, couvroit ses yeux de son Mouchoir.

Voilà ce que c'est que d'être belle, dit-elle en ricanant; bientôt, *Séty*, votre beauté vous auroit été aussi funeste que la disette des Femmes des *Romains* le fut aux *Sabines*, ou *Helene* aux *Troïens*: Déjà *Fany* come *Pénélope* croioit avoir perdu son Epoux, & le pleuroit en feignant de vous regretter. J'étois bien éloignée de faire attention à ces ridicules Discours. *Dumont*, l'infortuné *Dumont* fut le premier Objet, qui se présenta à mon Imagination. Où est-il? m'écriai-je, come en réverie? Cher Epoux! Cher Frère! Vous avés donc perdu la vie. Barbare *Staford*! Malheureuse *Séty*! Un

torrent de larmes suivoit ces mots sans suite. Milord & son Epouse, me voiant en délire, montrèrent le désespoir le plus fort. Il fixa mon attention. Je pris la main de mon Père: Pardonés moi, lui dis-je, pardonés ces dernières larmes, que je done à l'Amant le plus tendre. Faites plus, pardonés lui son attentat; permettés moi de le pleurer & plaignés-le avec moi.

Staford & Fani faisoient l'impossible pour me calmer. Ils ne pouvoient dissimuler leur joie, de voir par la mort de *Dumont* ma main libre de se doner à *Betford*. Pensera-t'il de même? Je peux donc être à lui! Ah *Soucty*! Mon Cœur est un Monstre; il ose se féliciter de pouvoir se doner à *Betford*! Punis le ô Ciel, en me rendant *Dumont*... Quel suplice, & quelle prière! Ah! *Soucti*, calmés moi! Nous continuerons demain nôtre voiage, je prends sur moi de paroître tranquile & hélas! je ne le suis que trop: Que les larmes qu'on done aux malheurs des autres sont différentes de celles que nous versons sur les nôtres, & que nous avons de peines d'en verser, lors qu'un malheur nous procure un bien! Triste réflexion, bien honteuse à l'humanité; mais trop certaine! Il n'y a que ma *Soucty* capable de penser bien; mais elle conoit nos foiblesses & me blamera, sans me mépriser.

ENIGME à une Demoiselle.

JE suis , charmante Hébè , l'Oracle de Cythère ,
Et de droit , come Oracle , un peu mistérieux.

Je reponds sans parler ; mais malgré ce mistère ,

Je rends aux moins ingénieux ,

Une réponse toujours claire.

La plus innocente Bergère

M'interroge & m'entend au mieux :

Aussi j'ai des autels en mille & mille lieux ,

Où l'on me done mainte afaire.

Sans vouloir cependant faire le glorieux ,

Ces travaux ne me coûtent guerre.

Sans Prêtres à nourrir , pour tromper le vulgaire ,

Come en avoient tous les faux Dieux ,

Moi même sur son sort , je l'instruis , je l'éclaire ,

Et n'en retire aucun salaire.

Je contente à la fois nombre de curieux.

Ce n'est pas , j'en conviens , moi même qui prononce ,

En vrai *Prêtre-Martin* , toujours chacun d'entr'eux

Fait la demande & la réponse.

Doit on être surpris , si j'ai l'art merveilleux

De sçavoir tous les satisfaire ?

On vient de toutes parts me consulter pour plaire ,

Pour préparer aux cœurs les plus sensibles coups

Il n'est point de Beauté qui ne me rende hommage ;
Et quoiqu'assez souvent , je change de visage ,
On me trouve toujours les attraits les plus doux.

Je jouïs du rare avantage
De plaire à tous les yeux sans les rendre jaloux ,
Ni leur causer jamais d'alarmes :
Les vôtres , belle Ingrate , hélas ! sont ceux de
tous ,
Qui me trouvent le moins de charmes ,
Et je n'en montre autant à personne qu'à vous.

Le Mot de l'Enigme du Mois dernier est
C A F E'.

T A B L E.

L ettre à Mr. Seigneux de Corvon, en lui adressant des Remarques sur l'Incrédulité.	379
Réflexions sur l'Incrédulité.	386
Discours contre l'Avarice.	413
II ^{me} . Lettre Ortoneographique.	422
Livres Nouveaux.	439
Mémoires de Sétys.	483
Enigme.	495





